Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Rudyard KIPLING

(1865 - 1936)

HISTOIRES COMME ÇA

Titre original : *Just So Stories for Children* (1902).



Table des matières

1. Comment la Baleine acquit son gosier

(How the Whale got his Throat)

Il était une fois, ô ma Mieux-Aimée, il était une fois, dans la mer, une Baleine qui mangeait les poissons. Elle mangea le hareng et le merlan, le turbot et le maquereau, le thon et l'espadon, la dorade et sa camarade, l'équille et l'étrille et l'anguille habile et lisse qui glisse. Tous les poissons qu'elle put rencontrer dans toute la mer, elle les mangea avec sa bouche, comme ça ! Jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus qu'un seul petit poisson dans toute la mer, et c'était un petit Poisson Futé qui nageait juste derrière l'oreille droite de la Baleine afin d'être toujours à l'abri.

Alors la Baleine se dressa sur sa queue et dit :

— J'ai faim.

Et le petit Poisson Futé dit d'une petite voix futée :

— Noble et généreux Cétacé, as-tu déjà goûté de l'Homme ?

— Non, dit la Baleine. Ça ressemble à quoi ?

— C'est bon, dit le petit Poisson Futé. C'est bon, mais un peu dur sous la dent.

— Alors, trouve-m'en quelques-uns, dit la Baleine.

Et elle fit écumer la mer avec sa queue.

— Un à la fois c'est suffisant, dit le Poisson Futé. Si tu nages jusqu'à 30° de latitude Nord et 20° de longitude Ouest (c'est de la Magie), tu trouveras, assis sur un radeau au milieu de la mer, vêtu

seulement d'une culotte en toile bleue et d'une paire de bretelles (n'oublie pas les bretelles, ma Mieux-Aimée), d'un couteau de poche, tu trouveras un Marin naufragé qui, il est juste de te le dire, est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.

Alors la Baleine nagea et nagea encore, le plus vite possible, jusqu'à 30° de latitude Nord et 20° de longitude Ouest et là, sur un radeau, au milieu de la mer, vêtu seulement d'une culotte en toile bleue et d'une paire de bretelles (il ne faut surtout pas oublier les bretelles, ma Mieux-Aimée), avec un couteau de poche, elle trouva un Marin naufragé, seul et solitaire, qui laissait traîner ses pieds dans l'eau. (Sa Maman l'avait autorisé à barboter sinon il n'aurait jamais fait ça car c'était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.)

Alors la Baleine ouvrit grand la bouche, elle l'ouvrit si grand, si grand qu'elle touchait presque sa queue et elle avala le Marin naufragé, avec son radeau, sa culotte de toile bleue, ses bretelles (il ne faut pas les oublier) et son couteau de poche. Elle fourra tout cela au fond de ses placards secrets, bien au chaud, puis elle se lécha les babines, comme ça, et pirouetta trois fois sur sa queue.

Mais dès que le Marin, qui était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité, se retrouva pour de bon au fond des chauds placards de la Baleine, dans le noir, il se mit à taper et frapper, à bondir et mugir, à sauter et chahuter, à choir et s'asseoir, à sautiller et brailler, à cogner et grogner, à mordre et à tordre, à courir et rugir, à boitiller et batailler et à danser des matelotes là où il n'eût pas fallu, si bien que la Baleine n'était pas du tout heureuse. (Tu n'as pas oublié les bretelles ?)

Alors elle dit au Poisson Futé :

— Cet homme est vraiment dur sous la dent et de plus, il me donne le hoquet. Que dois-je faire ?

— Demande-lui de sortir, dit le Poisson Futé.

Sur quoi la Baleine cria dans son propre gosier au Marin naufragé :

— Sortez et tenez-vous correctement. J'ai le hoquet.

— Non ! Non ! dit le Marin. Il n'en est pas question. Ramène-moi sur ma terre natale, les blanches-falaises-d'Albion, ensuite nous verrons.

Sur ce, il se remit à danser de plus belle.

— Mieux vaut le ramener chez lui, dit le Poisson Futé à la Baleine. J'aurais dû te prévenir que c'était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.

Et la Baleine de nager, nager, nager encore des deux nageoires et de la queue, aussi fort qu'elle put malgré son hoquet ; et enfin elle aperçut la terre natale du Marin, les blanches-falaises-d'Albion, et elle remonta la moitié de la plage ; elle ouvrit grand, tout grand la bouche et dit :

— Correspondance pour Winchester, Ashuelot, Nashua, Keene et toutes les stations de la ligne de Fitchburg.

Et à l'instant où elle dit « Fitch », le Marin sortit de sa bouche. Mais tandis que la Baleine nageait, le Marin, qui était, c'est sûr, homme d'infinie-ressource-et-sagacité, avait taillé le radeau à l'aide de son couteau de poche pour façonner un petit carré de treillage qu'il avait ensuite attaché solidement avec ses bretelles. (Maintenant tu sais pourquoi il ne fallait pas oublier les bretelles !) Et il avait coincé le treillage en travers du gosier de la Baleine, où il resta fiché.

Puis il récita le sloka suivant que je vais te rapporter car tu ne le connais pas :

Au moyen d'un treillage
J'ai clos ton œsophage.

Car le Marin était aussi un Hi-ber-ni-en. En marchant sur les galets, il retourna chez sa Mère qui lui avait donné la permission de laisser traîner ses doigts de pied dans l'eau ; il se maria et vécut heureux très longtemps. La Baleine aussi. Mais depuis ce jour, le treillage coincé dans son gosier, qu'elle ne réussit jamais à expulser en toussant ou à faire descendre en avalant, l'empêche de rien manger que de tout petits poissons, et c'est la raison pour laquelle les Baleines ne mangent plus d'hommes, de garçons ni de petites filles.

Le petit Poisson Futé alla se cacher dans la vase sous le pas des Portes de l'Équateur. Il craignait que la Baleine ne fût en colère contre lui. Le Marin revint chez lui avec son couteau de poche. Il portait sa culotte de toile bleue en débarquant sur les galets. Les bretelles, vois-tu, il avait dû les abandonner pour maintenir le treillage, et c'est la fin de cette histoire-là.

Quand la cabine a ses hublots
Noirs et verts,
Car la mer
Au-dehors acte ses flots ;
Quand, entre deux flops, le bateau chaloupe,
Que le bosco choit dans la soupe,
Et que la cambuse
À glisser s'amuse,
Que Nounou gît sur le plancher
Tel un caillou,
Que maman prie de la laisser
Dormir son saoul,
Et que tu n'es ni réveillé,

Ni vêtu, ni débarbouillé,
Tout cela, voyons, c'est un test
Que tu vogues Vingt Nord Trente Ouest.

2. Comment le Chameau acquit sa bosse

(How the Camel got his Hump)

Et voici l'histoire suivante qui raconte comment le Chameau acquit sa bosse. Au commencement des temps, quand le monde était tout neuf et tout et tout, et que les Animaux commençaient juste à travailler pour l'Homme, il y avait un Chameau qui vivait au milieu d'un Désert Hurlant car il ne voulait pas travailler ; d'ailleurs c'était un Hurleur lui-même. Alors il se nourrissait de bouts de bois, de tamaris, de plantes grasses et de piquants d'épine, avec une douloureuse paresse ; et lorsqu'on lui adressait la parole, il répondait : « Bof ! » Simplement « Bof ! » et rien d'autre. Alors, le Cheval vint le trouver le lundi matin avec une selle sur le dos et un mors dans la bouche, et il lui dit :

— Chameau, ô Chameau, viens donc trotter comme nous tous !

— Bof ! dit le Chameau.

Et le Cheval s'en fut le répéter à l'Homme.

Alors le Chien vint le trouver avec un bâton dans la gueule et il lui dit :

— Chameau, ô Chameau, viens donc chercher et rapporter comme nous tous.

— Bof ! dit le Chameau.

Et le Chien s'en fut le répéter à l'Homme.

Alors le Bœuf vint le trouver avec un joug sur la nuque et il lui dit :

— Chameau, ô Chameau, viens donc labourer comme nous tous.

— Bof ! dit le Chameau.

Et le Bœuf s'en fut le répéter à l'Homme.

À la fin de la journée, l'Homme convoqua le Cheval, le Chien et le Bœuf, et il leur dit :

— Vous Trois, ô Vous Trois, je suis navré pour vous (avec ce monde tout neuf et tout et tout), mais cette chose qui dit « Bof » est incapable de travailler, sinon elle serait déjà là. Je vais donc la laisser en paix et vous devrez travailler deux fois plus pour la remplacer.

Cela mit les Trois très en colère (avec ce monde tout neuf et tout et tout) et aussitôt ils tinrent conseil, un *indaba*, un *punchayet* et un *pow-wow*, à la limite du Désert. Le Chameau arriva en mâchant ses plantes grasses avec une paresse encore plus douloureuse et il se moqua d'eux, puis il dit « Bof ! » et repartit.

C'est alors qu'arriva le Djinn responsable de Tous les Déserts, enroulé dans un nuage de poussière (les Djinns voyagent toujours de cette manière car c'est Magique), et il s'arrêta pour palabrer et tenir un *pow-wow* avec les Trois.

— Djinn de Tous les Déserts, dit le Cheval. Quelqu'un a-t-il le droit d'être paresseux dans ce monde tout neuf et tout et tout ?

— Certainement pas, répondit le Djinn.

— Eh bien, dit le Cheval, il y a quelqu'un au milieu de ton Désert Hurlant (c'est un Hurleur lui-même), avec un long cou et

de longues pattes, qui n'a absolument rien fichu depuis lundi matin. Il refuse de trotter.

— Hou ! dit le Djinn en sifflant. C'est mon Chameau, par tout l'or de l'Arabie ! Et que dit-il ?

— Il dit « Bof » dit le Chien, et il refuse d'aller chercher et de rapporter.

— Ne dit-il rien d'autre ?

— Seulement « Bof ! » et il refuse de labourer, dit le Bœuf.

— Très bien, dit le Djinn, je vais le faire bosser, si vous voulez bien attendre une minute.

Sur ce, le Djinn s'enroula dans son manteau de poussière, s'orienta dans le désert et trouva le Chameau, toujours aussi douloureusement paresseux, qui admirait son reflet dans une flaque d'eau.

— Mon long et bouillonnant ami, dit le Djinn, il paraît que tu ne veux pas bosser, dans ce monde tout neuf et tout et tout ?

— Bof ! dit le Chameau.

Le Djinn s'assit, le menton dans la main, et se mit à réfléchir à une Grande Magie tandis que le Chameau continuait à s'admirer dans la flaque d'eau.

— Tu donnes du travail supplémentaire aux Trois depuis lundi matin à cause de ta douloureuse paresse, dit le Djinn. Et il continua à réfléchir à des Magies, le menton dans la main.

— Bof ! dit le Chameau.

— Je ne répéterais pas ça si j'étais toi, dit le Djinn. Tu pourrais le dire une fois de trop. Je veux que tu bosses !

— Bof ! dit encore une fois le Chameau. Mais à peine eut-il prononcé ce mot qu'il vit son dos, dont il était si fier, s'enfler, s'enfler, jusqu'à devenir une grosse bosse ballottante.

— Tu as vu ça ? dit le Djinn. Voilà ce que tu t'es mis sur le dos en refusant de bosser. Nous sommes aujourd'hui jeudi et tu n'as rien fait depuis que le travail a commencé lundi. Maintenant tu vas bosser.

— Comment le pourrais-je ? dit le Chameau. Avec cette chose sur le dos.

— C'est exprès, dit le Djinn, pour te punir d'avoir manqué ces trois jours. Désormais, tu pourras bosser trois jours sans manger en vivant sur ta bosse. Et ne dis pas que je n'ai jamais rien fait pour toi. Sors du Désert et va rejoindre les Trois ; et apprends à te conduire ! Allez, hop !

Et, hop ! le Chameau s'en fut rejoindre les Trois et depuis ce jour le Chameau bosse (nous disons maintenant qu'il « travaille » pour ne pas le vexer), mais il n'a jamais rattrapé les trois jours de travail qu'il avait manqués au commencement du monde, et il n'a jamais appris à se conduire.

Laide est la bosse du chameau
Que l'on veut voir au zoo,
Mais plus laide encore est la cosse
De celui qui point ne bosse.
Gosse et adulte aussi, hi hi !
L'ennui nous saisit, hi hi !
Si nous n'avons rien à faire.
Comme le chameau sa bosse,
Traînant notre cosse,

Nous en avons plein le dos.
Au saut du lit, sourcils froncés,
L'air maussade et renfrogné,
Nous prenons, bougons, ronchons,
Marmonnant et grognonnant,
Notre bain, nos bottes et nos jouets.
Nous voudrions un petit coin
(Je sais que tu en as un),
Un abri pour le jour où
Nous en avons plein le dos.
Or, ce mal point ne guérit
En restant assis
À lire en paix au coin du feu,
Mais en prenant pelle et houe
Pour creuser un trou
Et suer un peu.
Alors par enchantement,
Grâce au soleil et au vent,
Tu verras filer ta cosse,
Cette horrible cosse
Dont nous avons plein le dos.
Car il m'arrive aussi, hi hi !
D'être saisi d'ennui, hi hi !
Lorsque je n'ai rien à faire.
Nous traînons tous notre cosse
Comme le chameau sa bosse
Gosse et adulte aussi, hi hi !

3. Comment le Rhinocéros acquit sa peau

(How the Rhinoceros got his Skin)

Il était une fois, dans une île déserte à la limite de la mer Rouge, un Parsi dont le chapeau reflétait les rayons du soleil avec une splendeur-plus-qu'orientale. Le Parsi vivait au bord de la mer Rouge avec rien d'autre que son chapeau, son couteau et un fourneau de cuisine du genre auquel il ne faut surtout pas toucher. Un jour, il prit de la farine, de l'eau, des groseilles, des prunes, du sucre et toutes sortes de choses pour se confectionner un gâteau de deux pieds de diamètre et trois d'épaisseur. Il s'agissait d'un Met Supérieur (ça, c'est de la Magie) et il le mit ensuite sur le fourneau car il avait le droit, lui, d'utiliser ce fourneau. Il le fit cuire, cuire, jusqu'à ce qu'il ait bruni partout et sentît divinement bon. Mais au moment où le Parsi allait manger le gâteau, voici que descendit sur la plage, venant de l'intérieur Totalement Inhabité, un Rhinocéros avec une corne sur le nez, deux petits yeux de cochon et peu de bonnes manières. En ce temps-là, la peau du Rhinocéros lui allait parfaitement. Elle ne faisait aucun pli. Il ressemblait tout à fait à un Rhinocéros d'Arche de Noé, mais bien sûr en beaucoup plus gros. Toujours est-il qu'il n'avait alors pas de manières comme il n'en a pas aujourd'hui, et n'en aura d'ailleurs jamais.

« Ça alors ! » dit-il, et aussitôt le Parsi abandonna son gâteau pour se réfugier en haut d'un palmier, rien qu'avec son chapeau qui reflétait toujours les rayons du soleil avec une splendeur-plus-qu'orientale. Le Rhinocéros renversa le fourneau à pétrole avec son nez, le gâteau roula sur le sable, il le piqua avec sa corne et le mangea, puis repartit en remuant la queue vers l'intérieur Absolument Inhabité et désolé qui touche les îles de Mazanderan, Socotra et les Promontoires du Grand Équinoxe. Alors le Parsi descendit de son palmier, et récita le sloka suivant que je vais te rapporter puisque tu ne le connais pas :

Qu'il pâtisse et ne se rie
Qui s'est farci sa part
De la pâtisserie
Qu'a cuite le Parsi.

Ce qui voulait en dire bien plus que tu ne pourrais le croire. Parce que voilà que cinq semaines plus tard, il y eut une vague de chaleur dans la mer Rouge et tout le monde ôta ses habits. Le Parsi ôta son chapeau, mais le Rhinocéros enleva sa peau et se la jeta sur l'épaule pour descendre se baigner. En ce temps-là, elle se boutonnait par-dessous à l'aide de trois boutons. Elle ressemblait à un ciré. Le Rhinocéros ne dit rien au sujet du gâteau du Parsi car il l'avait mangé en entier et il n'avait jamais eu de manières, ni alors, ni maintenant, ni plus tard. Il avança dans l'eau en se dandinant et en soufflant des bulles par le nez. Il avait laissé sa peau sur la plage. Or, le Parsi passait par là et il trouva la peau ; il sourit et son sourire fit deux fois le tour de son visage. Puis il dansa trois fois autour de la peau et se frotta les mains. Ensuite il regagna son campement et remplit son chapeau de miettes de gâteau car le Parsi ne mangeait que des gâteaux et il ne nettoyait jamais son campement. Il prit la peau, et il secoua la peau, et il frotta la peau et il l'incrusta de vieilles miettes de gâteau, sèches et rêches, et de quelques groseilles brûlées, autant qu'elle pouvait en contenir. Puis il grimpa en haut de son palmier et attendit que le Rhinocéros sorte de l'eau et remette sa peau. Ce que fit le Rhinocéros. Il boutonna les trois boutons et ça le râpait comme des miettes dans un lit. Il voulut se gratter, mais cela ne fit qu'aggraver les choses, alors il s'allongea sur le sable et se roula, se roula, se roula encore, et chaque fois qu'il se roulait, les miettes du gâteau le démangeaient davantage. Et de pis en pis. Alors, il courut jusqu'au palmier et se frotta, se frotta, se frotta encore. Il se frotta tant et si fort que sa peau fit un grand pli derrière ses épaules et un autre pli en dessous, là où se trouvaient d'ordinaire les boutons (mais il les avait fait sauter à tant se frotter), et il fit d'autres plis sur les pattes. Cela le mit de mauvaise humeur, mais les miettes s'en fichaient. Elles étaient sous sa peau et elles le râpaient. Alors le Rhinocéros rentra chez lui très irrité ; depuis ce jour, les rhinocéros ont tous de grands plis sur la peau et mauvais

caractère, tout ça à cause des miettes de gâteau qui sont dessous. Le Parsi descendit de son palmier avec son chapeau qui reflétait les rayons du soleil avec une splendeur-plus-qu'orientale, il emballa son fourneau et partit dans la direction d'Orotavo, d'Amygdal, des Hautes Prairies d'Antananarivo et des Marais de Sonaput.

Cette île déserte est,
Passé le cap Gardafui,
Près des rives de Socotra
Et de la mer rose Arabique,
Mais on y cuit.

Il en cuirait, partant de Suez,
À nos pareils, à vous, à moi,
D'aller, même en P & O [1]
Voir le Parsi au gâteau.

[1] The Peninsular and Oriental Steam Navigation Company.

4. Comment le Léopard acquit ses taches

(How the Leopard got his Spots)

À l'époque où tout le monde partait à égalité, ma Mieux-Aimée, le Léopard vivait en un lieu nommé le Haut-Veld. Souviens-toi que ce n'était pas le Bas-Veld, ni le Bush-Veld, ni le Sour-Veld, mais le Haut-Veld, exclusivement nu, brûlant et éclatant, avec du sable, des rochers couleur de sable et exclusivement des touffes d'herbe jaunâtre et sablonneuse. La Girafe, le Zèbre, l'Éland, le Coudou et le Bubale y vivaient eux aussi : et ils étaient tous exclusivement jaune-brun-roux partout, mais le Léopard était le plus exclusivement jaune-brun-roux de tous, une espèce d'animal en forme de chat gris-jaune qui se confondait à un poil près avec la couleur exclusivement jaune-gris-brun du Haut-Veld. C'était très embêtant pour la Girafe, le Zèbre et les autres, car il se tapissait près d'une pierre ou d'un buisson exclusivement jaune-gris-brun et lorsque passaient la Girafe, le Zèbre, l'Éland, le Coudou, le Gruit ou le Damalisque, il leur sautait dessus et leur faisait faire des bonds. Tu peux me croire. Et il y avait également un Ethiopien avec des arcs et des flèches (un homme exclusivement gris-brun-jaune en ce temps-là) qui vivait sur le Haut-Veld en compagnie du Léopard ; et ces deux-là chassaient ensemble.

L'Éthiopien avec ses arcs et ses flèches, le Léopard exclusivement avec ses dents et ses griffes ; si bien que la Girafe, l'Éland, le Coudou, le Couagga et tous les autres ne savaient plus sur quelle patte sauter, ma Mieux-Aimée. Tu peux me croire !

Après très longtemps (les choses vivaient éternellement en ce temps-là) ils apprirent à éviter tout ce qui ressemblait à un Léopard ou à un Ethiopien. Et petit à petit ils quittèrent le Haut-Veld (à commencer par la Girafe car elle avait de longues pattes). Pendant des jours et des jours et des jours, ils filèrent avant de

parvenir à une immense forêt, exclusivement remplie d'arbres, de buissons et d'ombres rayées, tachetées, mouchetées où se cacher.

Après une autre longue période, à force de rester moitié dans l'ombre, moitié en dehors, et à cause des ombres glissantes et mouvantes des arbres qui leur tombaient dessus, la Girafe devint tachetée, le Zèbre rayé, l'Éland et le Coudou plus foncés avec de petites vagues grises sur le dos comme l'écorce sur un tronc d'arbre. Ainsi, on avait beau les entendre et les sentir, on pouvait rarement les voir et encore, à condition de bien savoir où regarder. Ils passaient du bon temps parmi les ombres exclusivement tachetées mouchetées de la forêt, tandis que le Léopard et l'Éthiopien parcouraient en tous sens le Haut-Veld exclusivement gris-jaune rouge, là-bas, en se demandant où étaient passés leurs petits déjeuners, leurs dîners et leurs goûters. Finalement, ils eurent si faim, ce Léopard et cet Éthiopien, qu'ils mangèrent des rats, des scarabées et des lapins de rochers ; puis ils eurent tous les deux le Gros Mal Au Ventre ; c'est alors qu'ils rencontrèrent Baviaan, le Babouin aboyeur à tête de chien, qui est Vraiment l'Animal le Plus Sage de Toute l'Afrique du Sud.

Léopard dit à Baviaan (il faisait très chaud ce jour-là) :

— Rien ne va plus ! Où est passé tout le gibier ?

Baviaan cligna de l'œil. Il le savait, lui.

L'Éthiopien dit à Baviaan :

— Peux-tu m'indiquer l'actuel habitat de la Faune aborigène ? (Ce qui voulait dire la même chose, mais l'Ethiopien utilisait toujours de longs mots. C'était une grande personne.)

Et Baviaan cligna de l'œil. Il le savait, lui.

Alors Baviaan dit :

— Le jeu a changé : le gibier est parti ailleurs, et je te conseille, Léopard, de gagner rapidement de nouveaux points.

Et l'Éthiopien dit :

— Tout ça c'est bien beau, mais j'aimerais savoir où a émigré la Faune aborigène.

Alors Baviaan dit :

— La Faune aborigène a rejoint la Flore aborigène car il était grand temps pour elle de changer ; et je te conseille à toi aussi, Ethiopien, de changer le plus tôt possible.

Cela intrigua le Léopard et l'Éthiopien, mais ils partirent à la recherche de la Flore aborigène ; et après bien des jours ils virent une grande et immense forêt pleine de troncs d'arbres exclusivement mouchetés, tachés, hachés, tachetés, chamarrés, bigarrés, nervurés, rainurés et veinés d'ombre. (Dis ça tout haut très vite et tu verras à quel point la forêt devait être pleine d'ombres.)

— Qu'est-ce donc, dit le Léopard, qui soit aussi exclusivement sombre, et pourtant plein de petits morceaux de lumière ?

— Je ne sais pas, dit l'Éthiopien. Mais il s'agit certainement de la Flore aborigène. Je sens Girafe et j'entends Girafe, mais je ne vois pas Girafe.

— C'est curieux, dit le Léopard. C'est sans doute parce que nous venons du soleil. Je sens Zèbre, j'entends Zèbre, mais je ne vois pas Zèbre.

— Attends un peu, dit l'Éthiopien. Il y a longtemps que nous ne les avons pas chassés. Peut-être avons-nous oublié à quoi ils ressemblent.

— Taratata ! dit le Léopard. Je me souviens parfaitement d'eux sur le Haut-Veld, surtout de leurs os à moelle.

— Girafe mesure environ dix-sept pieds de haut et elle est exclusivement fauve-jaune doré de la tête aux pieds ; et Zèbre mesure environ quatre pieds et demi et il est exclusivement gris-fauve de la tête aux pieds.

— Hmmm, dit l'Éthiopien en plongeant son regard parmi les ombres tachetées-mouchetées de la Flore aborigène. Dans ce cas, ils devraient ressortir sur ce fond noir comme des bananes mûres dans un fumoir.

Mais il n'en était rien. Le Léopard et l'Éthiopien chassèrent toute la journée ; et bien qu'ils pussent les sentir et les entendre, ils ne les virent pas.

— Pour l'amour du ciel, dit le Léopard à l'heure du thé, attendons qu'il fasse nuit. Cette chasse en plein jour est un parfait scandale.

Ils attendirent donc la nuit et alors le Léopard entendit quelque chose qui reniflait bruyamment dans la lumière des étoiles toute rayée par les branches et il sauta sur le bruit ; cela sentait comme Zèbre, et cela avait la consistance de Zèbre, et lorsqu'il le coucha à terre cela se débattit comme Zèbre, mais il ne le voyait pas. Alors il dit :

— Cesse de remuer, ô toi personne sans forme. Je vais rester assis sur ta tête jusqu'au lever du jour, car il y a quelque chose en toi que je ne comprends pas.

Sur ce, il entendit un grognement, puis un choc et un bruit de lutte, et l'Éthiopien s'écria :

— J'ai attrapé une chose que je ne vois pas. Cela sent comme Girafe et cela se débat comme Girafe, mais cela n'a aucune forme.

— Méfie-toi, dit le Léopard. Reste assis sur sa tête jusqu'au lever du jour, comme moi. Ils n'ont aucune forme, ni l'un ni l'autre.

Ils s'assirent donc sur eux jusqu'au matin clair et le Léopard dit :

— Quoi de neuf de ton côté, mon Frère ?

L'Éthiopien se gratta la tête et dit :

— Ce devrait être exclusivement d'un riche roux-orangé fauve de la tête aux pieds et ce devrait être Girafe, mais c'est couvert de taches marron. Et toi, quoi de neuf de ton côté, mon Frère ?

Le Léopard se gratta la tête et dit :

— Ce devrait être exclusivement d'un délicat gris-fauve et ce devrait être Zèbre, mais c'est recouvert de rayures noires et pourpres. Que diable t'es-tu fait, Zèbre ? Ignores-tu que si tu étais sur le Haut-Veld, je pourrais te voir à des milles ? Tu n'as aucune forme.

— Oui, dit le Zèbre, mais ici ce n'est pas le Haut-Veld. Tu ne vois donc pas ?

— Si, à présent je vois, dit le Léopard. Mais hier, je ne pouvais pas. Comment cela se fait-il ?

— Laissez-nous nous relever, dit le Zèbre, et nous vous montrerons.

Ils laissèrent le Zèbre et la Girafe se relever ; et le Zèbre se dirigea vers de petits buissons d'épines où la lumière du soleil tombait toute striée, et Girafe se dirigea vers de grands arbres où les ombres tombaient en taches.

— Maintenant regardez ! dirent le Zèbre et la Girafe. Voilà comment ça se fait. Un, deux, trois ! Où est passé votre petit déjeuner ?

Léopard ouvrit de grands yeux, l'Éthiopien ouvrit de grands yeux, mais ils ne voyaient que des ombres striées et des ombres tachetées dans la forêt, aucune trace de Zèbre et de Girafe. Ils étaient tout simplement partis se cacher parmi les ombres de la forêt.

— Hi ! Hi ! dit l'Éthiopien. C'est un bon tour à retenir. Profite de la leçon, Léopard. Tu ressors sur ce fond sombre comme un morceau de savon dans un seau à charbon.

— Ho ! Ho ! dit le Léopard. Serais-tu surpris d'apprendre que tu ressors sur ce fond sombre comme un cataplasme sur un sac de charbon ?

— Allons ! ce n'est pas en nous insultant que nous attraperons le dîner, dit l'Éthiopien. Le fin mot de la chose, c'est que nous ne sommes pas assortis à nos décors. Je vais suivre le conseil de Baviaan. Il m'a dit de changer et comme je n'ai rien à changer à part ma peau, je vais la changer.

— En quelle couleur ? dit le Léopard, terriblement excité.

— En joli marron-noir très pratique avec un peu de violet et quelques touches de bleu-ardoise. Ce sera le truc parfait pour se cacher dans les creux et derrière les arbres.

Donc il changea de peau séance tenante et le Léopard était de plus en plus excité, il n'avait jamais vu homme changer de peau auparavant.

— Et moi ? dit-il lorsque l'Éthiopien eut introduit son dernier petit doigt dans sa belle peau noire toute neuve.

— Suis, toi aussi, les conseils de Baviaan. Il t'a dit de gagner de nouveaux points le plus tôt possible.

— Ce que j'ai fait, dit le Léopard. Je suis venu jusqu'à ce point avec toi. Et voilà le résultat !

— Oh, pas du tout ! dit l'Éthiopien. Baviaan voulait parler de points sur ta peau.

— Pour quoi faire ? dit le Léopard.

— Pense à Girafe, dit l'Éthiopien. Ou si tu préfères les rayures, pense à Zèbre.

Ils sont très contents de leurs taches et de leurs rayures.

— Hmmm, dit le Léopard. Pour rien au monde je ne voudrais ressembler à Zèbre.

— Eh bien, décide-toi, dit l'Éthiopien, parce que je n'aimerais pas chasser sans toi, mais j'y serai contraint si tu persistes à ressembler à un tournesol devant une clôture goudronnée.

— Alors j'opte pour les points, dit le Léopard, mais ne les fais pas trop voyants. Pour rien au monde, je ne voudrais ressembler à Girafe.

— Je vais les faire du bout des doigts, dit l'Éthiopien. Il me reste plein de noir sur la peau. Viens par ici !

Alors l'Éthiopien joignit ses cinq doigts (il restait beaucoup de noir sur sa peau neuve) et il les appuya partout sur le Léopard, et là où les cinq doigts appuyaient, ils laissaient cinq petites marques noires proches les unes des autres. Tu peux les voir sur la peau de n'importe quel Léopard, ma Mieux-Aimée.

Parfois les doigts glissaient et les marques n'étaient pas très nettes, mais si tu observes attentivement un Léopard, tu verras toujours les cinq points, faits par cinq gros bouts de doigts noirs.

— Maintenant tu es vraiment beau ! dit l'Éthiopien. Tu peux t'étendre sur le sol nu et passer pour un tas de cailloux. Tu peux t'étendre sur les rochers nus et passer pour un morceau de pudding. Tu peux t'étendre sur une branche feuillue et passer pour un rayon de soleil filtrant à travers les feuilles ; et tu peux t'étendre en plein milieu d'un chemin et ne ressembler à rien du tout. Pense à ça et ronronne !

— Mais si je suis tout ça, dit le Léopard ; pourquoi ne t'es-tu pas recouvert de taches toi aussi ?

— Oh, tout noir c'est mieux pour un Nègre, dit l'Éthiopien. Viens avec moi, nous allons voir si nous pouvons rendre la pareille à M. Un,Deux,Trois, où est votre petit-déjeuner !

Alors ils s'en allèrent et vécurent heureux très longtemps, ma Mieux-Aimée.

Voilà.

Parfois tu entendras de grandes personnes dire :

— L'Éthiopien peut-il changer sa peau et le Léopard ses taches ?

À mon avis, même les grandes personnes cesseraient de dire de telles idioties si le Léopard et l'Éthiopien ne l'avaient pas fait une fois, tu ne crois pas ? Mais ils ne le referont jamais, ma Mieux-Aimée. Ils sont très heureux ainsi.

C'est moi le Baviaan Très Sage
Et je dis, fort sérieux,
Fondons-nous dans le paysage
Et sortons seuls, tous les deux,
Car ces visiteurs qui nous viennent
C'est l'affaire de Maman…
Nounou veut bien que tu m'emmènes
Je t'en prie, partons gaiement.

Près de la soue des gorets roses
Asseyons-nous sur le mur,
Allons dire aux lapins des choses
Quand leur queue bat le sol dur.

Faisons, Papa, n'importe quoi
Tant qu'il s'agit toi et moi,
D'aller fureter, sans rester
Enfermés jusqu'au goûter.

Tu veux tes bottes ? Les voici.
Tiens, ton chapeau et ta canne,
Et ta pipe, si tu boucanes.
Viens vite, filons d'ici.

5. L'Enfant Eléphant

(The Elephant’s Child)

Dans les Temps Anciens et Reculés, ô ma Mieux-Aimée, l'Éléphant n'avait pas de trompe. Il n'avait qu'un petit bout de nez brun bombé de la taille d'une botte, qu'il balançait bien de droite et de gauche, mais avec quoi il ne pouvait rien ramasser. Or, il y avait un Eléphant, un nouvel Éléphant, un Enfant d'Éléphant, plein d'une insatiable curiosité, ce qui fait qu'il posait toujours un tas de questions. Avec ça, il vivait en Afrique et il remplissait toute l'Afrique de son insatiable curiosité. Il demanda à sa grande tante l'Autruche pourquoi les plumes de sa queue poussaient comme ça, et sa grande tante l'Autruche lui donna une fessée avec sa patte dure, dure. Il demanda à sa grande tante la Girafe pourquoi elle avait la peau tachetée et sa grande tante la Girafe lui donna une fessée avec son sabot dur, dur. Mais il était toujours plein d'une insatiable curiosité. Il demanda à son gros oncle l'Hippopotame pourquoi il avait les yeux rouges, et son gros oncle l'Hippopotame lui donna une fessée avec son gros sabot ; et il demanda à son oncle poilu, le Babouin, pourquoi les melons avaient ce goût-là et son oncle poilu, le Babouin, lui donna une fessée avec sa patte poilue, poilue. N'empêche qu'il était toujours plein d'une insatiable curiosité ! Il posait des questions à propos de tout ce qu'il voyait, entendait, éprouvait, sentait ou touchait et tous ses oncles et ses tantes lui donnaient la fessée. Et il demeurait malgré tout plein d'une insatiable curiosité !

Un beau matin, au milieu de la Précession des Équinoxes, cet Enfant Éléphant à l'insatiable curiosité posa une nouvelle question, une bonne, qu'il n'avait encore jamais posée. Il demanda :

— Qu'est-ce que le Crocodile mange au dîner ?

Tous lui dirent « Chut ! » à haute et terrible voix ; puis ils le fessèrent sur-le-champ, pendant un long moment, sans s'arrêter.

Lorsque ce fut terminé, il tomba sur l'Oiseau Kolokolo assis au milieu d'un buisson de jujubier et il lui dit :

— Mon père m'a donné la fessée, ma mère m'a donné la fessée ; tous mes oncles et tantes m'ont donné la fessée pour mon insatiable curiosité, n'empêche que je veux savoir ce que le Crocodile mange au dîner !

Alors l'Oiseau Kolokolo dit, avec un cri lugubre :

— Va sur les rives du grand Fleuve Limpopo, aux grasses eaux vert-de-grisées et huileuses, bordées d'arbres à fièvre. Et tu le découvriras.

Dès le lendemain matin, comme il ne restait plus rien des Équinoxes, puisque la Précession avait précédé conformément au précédent, cet insatiable Enfant Éléphant prit cinquante kilos de bananes (des petites rouges), cinquante kilos de canne à sucre (de la longue violette) et dix-sept melons (des verts croquants) et il dit à sa famille :

— Au revoir. Je vais au grand Fleuve Limpopo, aux grasses eaux vert-de-grisées et huileuses, bordé d'arbres à fièvre, afin de savoir ce que le Crocodile mange au dîner.

Alors, tous ensemble ils lui donnèrent une fessée de plus pour lui porter chance, quoiqu'il leur demandât bien poliment d'arrêter. Puis il s'en alla, un peu échauffé, mais pas du tout étonné, tout en mangeant des melons et en jetant la peau car il ne pouvait pas la ramasser. Il alla de Grahamstown à Kimberley et de Kimberley à Khamascountry, et à Khamascountry il prit la direction du nord-est, en continuant à manger des melons jusqu'à ce qu'enfin il atteignît les rives du grand Fleuve Limpopo, aux

grasses eaux vert-de-grisées et huileuses, bordées d'arbres à fièvre, exactement comme l'avait décrit l'Oiseau Kolokolo.

Tu dois savoir et comprendre, ô ma Mieux-Aimée, qu'avant cette semaine-là, et ce jour, cette heure, cette minute, l'insatiable Enfant Éléphant n'avait jamais vu un Crocodile et ne savait pas à quoi ça ressemblait. Tout ça faisait son insatiable curiosité. La première chose qu'il vit fut un Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore enroulé autour d'un rocher.

—'Scusez-moi, dit l'Enfant Éléphant très poliment, mais avez-vous vu une chose ressemblant à un Crocodile dans ces parages hétérogènes ?

— Si j'ai vu un Crocodile ? répéta le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore d'un ton d'absolu mépris. Que vas-tu me demander ensuite ?

— 'Scusez-moi, dit L'Enfant Eléphant, mais auriez-vous l'obligeance de me dire ce qu'il mange au dîner ?

Alors le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore se désenroula rapidement du rocher et il donna une fessée à L'Enfant Éléphant avec son écailleuse queue flagelleuse.

— C'est étrange, dit L'Enfant Éléphant. Mon père et ma mère, mon oncle et ma tante, sans parler de mon autre tante la Girafe et de mon autre oncle le Babouin, m'ont tous donné la fessée pour mon insatiable curiosité, et je suppose que vous faites la même chose pour la même raison.

Sur ce, il prit congé très poliment du Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore après l'avoir aidé à se réenrouler autour du rocher et il poursuivit son chemin, un peu échauffé, mais pas du tout étonné, en mangeant des melons et en jetant la peau car il ne pouvait pas la ramasser ; jusqu'à ce qu'il posât la patte sur ce qu'il prit pour une bûche, juste au bord du grand Fleuve Limpopo aux

grasses eaux vert-de-grisées et huileuses, bordé d'arbres à fièvre. Mais il s'agissait en réalité du Crocodile, ô ma Mieux-Aimée, et le Crocodile cligna de l'œil, comme ceci !

— 'Scusez-moi, dit L'Enfant Éléphant très poliment, mais vous n'auriez pas vu un Crocodile dans ces parages hétérogènes ?

Alors le Crocodile cligna de l'autre œil et souleva à demi sa queue hors de l'eau ; et L'Enfant Éléphant recula très poliment car il n'avait pas envie de recevoir encore une fessée.

— Approche, Petit, dit le Crocodile. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— 'Scusez-moi, dit L'Enfant Éléphant très poliment, mais mon père m'a donné la fessée, ma mère m'a donné la fessée, sans parler de ma grande tante l'Autruche et de mon gros oncle l'Hippopotame, de ma tante la Girafe qui rue si fort et de mon oncle poilu le Babouin, sans oublier le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore à l'écailleuse queue flagelleuse, près de la rive, qui frappe plus fort que tous les autres, et donc, si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais mieux ne plus être fessé.

— Approche, Petit, dit le Crocodile, car c'est moi le Crocodile.

Et pour le prouver il se mit à verser des larmes de Crocodile. L'Enfant Éléphant en eut le souffle coupé, il s'agenouilla sur la rive, haletant, et dit :

— Vous êtes la personne que je cherche depuis si longtemps. Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, ce que vous mangez au dîner ?

— Approche, Petit, dit le Crocodile. Je vais te le souffler à l'oreille.

Alors l'Enfant Éléphant approcha sa tête près de la gueule qui-mord-qui-tue du Crocodile, et celui-ci le saisit par son petit nez qui jusqu'à cette semaine, ce jour, cette heure, cette minute, n'était pas plus grand qu'une botte, mais bien plus utile.

— Je pense, dit le Crocodile, et il le dit entre ses dents, comme ceci, je pense que je commencerai aujourd'hui par de L'Enfant Éléphant.

En entendant cela, ô ma Mieux-Aimée, L'Enfant Éléphant fut fort ennuyé et il dit en parlant du nez :

— Laissez-boi bartir ! Vous be faites bal !

Alors le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore descendit la rive ventre à terre et dit :

— Mon jeune ami, si tu ne te mets pas maintenant, immédiatement et sans délai à tirer de toutes tes forces, j'ai bien peur que ce vieil ulster à larges bandes de cuir (il voulait parler du Crocodile) te précipite dans ce courant limpide avant que tu puisses dire « ouf ».

Ainsi s'exprima le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore. Alors L'Enfant Éléphant s'assit sur ses petites hanches et il tira, tira, tira, tant et si bien que son nez commença à s'allonger. Et le Crocodile barbotait dans l'eau qu'il rendait crémeuse à grands coups de queue, et lui aussi il tira, tira, tira.

Et le nez de L'Enfant Eléphant continuait à s'allonger ; et L'Enfant Eléphant se campa sur ses quatre petites pattes et tira, tira, et son nez continuait à s'allonger ; et le Crocodile battait l'eau en se servant de sa queue comme d'une rame et lui aussi, il tira, tira, tira et à chaque fois le nez de L'Enfant Eléphant s'allongeait davantage et cela lui faisait un mal de tous les diables !

Puis L'Enfant Éléphant sentit ses pattes glisser, et il dit en parlant du nez, qui avait maintenant près de cinq pieds de long :

— Je n'en beux blus !

Alors le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore descendit la rive et se noua en double demi-clef autour des pattes de derrière de L'Enfant Éléphant et il dit :

— Voyageur imprudent et inexpérimenté, nous allons maintenant nous livrer sérieusement à un petit effort de traction car sinon, j'ai le sentiment que ce vaisseau de guerre à propulsion là-bas avec un pont supérieur blindé (par ces mots, ô ma Mieux-Aimée, il faisait allusion au Crocodile) va compromettre pour toujours ta future carrière.

Ainsi s'exprima le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore. Alors il tira et L'Enfant Éléphant tira et le Crocodile tira, mais L'Enfant Éléphant et le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore tirèrent plus fort et le Crocodile finit par lâcher le nez de L'Enfant Éléphant avec un « plop » qui résonna tout le long du Limpopo.

Alors L'Enfant Éléphant s'assit brusquement et lourdement, mais tout d'abord il prit bien soin de dire « merci » au Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore avant de s'occuper de son pauvre nez étiré. Il l'enveloppa dans des feuilles de bananier fraîches et le trempa au frais dans le grand Fleuve Limpopo aux grasses eaux vert-de-grisées et huileuses.

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore.

— 'Scusez-moi, dit L'Enfant Éléphant, mais mon nez a perdu sa forme et j'attends qu'il rétrécisse.

— Tu risques d'attendre longtemps, dit le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore. Certaines gens ne savent pas ce qui est bon pour eux.

L'Enfant Éléphant resta assis trois jours à attendre que son nez rétrécisse. Mais il ne diminuait pas, et en plus il le faisait loucher. Car tu auras vu et compris, ô ma Mieux-Aimée, que le Crocodile en tirant en avait fait une véritable trompe comme celle qu'ont les Éléphants aujourd'hui. À la fin du troisième jour, une mouche vint le piquer sur l'épaule et avant même de se rendre compte de ce qu'il faisait, il leva sa trompe et tua la mouche.

— Avantage numéro un ! dit le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore. Tu n'aurais pas pu en faire autant avec ton sale petit bout de nez. Essaye de manger un peu maintenant.

Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, L'Enfant Éléphant étendit sa trompe et arracha une grosse touffe d'herbe qu'il épousseta contre ses pattes de devant avant de se l'enfourner dans la bouche.

— Avantage numéro deux ! dit le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore. Tu n'aurais pas pu faire ça avec ton sale petit bout de nez. Ne trouves-tu pas que le soleil tape dur par ici ?

— En effet, dit L'Enfant Éléphant.

Et avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, de sa trompe il pompa une pompée de bourbe au bord du grand Fleuve Limpopo aux grasses eaux vert-de-grisées et huileuses, et se la plaqua sur la tête où ça lui fit un beau bonnet de boue bulleuse et flasque qui lui dégoulinait derrière les oreilles.

— Avantage numéro trois ! dit le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore. Tu n'aurais pas pu faire ça avec ton sale petit bout de nez. Et maintenant, aimerais-tu recevoir encore des fessées ?

— 'Scusez-moi, dit L'Enfant Éléphant, mais ça ne me plairait pas du tout.

— Ça te dirait de donner une fessée à quelqu'un ? dit le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore.

— Ça me plairait énormément, je l'avoue, dit L'Enfant Éléphant.

— Dans ce cas, dit le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore, tu verras que ton nouveau nez est fort utile pour fesser les gens.

— Merci, dit L'Enfant Éléphant. Je m'en souviendrai ; maintenant, je crois que je vais rentrer chez moi et rejoindre ma chère famille pour essayer.

Alors L'Enfant Éléphant rentra chez lui à travers l'Afrique en frétillant de la trompe. Lorsqu'il voulait manger des fruits, il les cueillait directement sur l'arbre au lieu d'attendre qu'ils tombent comme auparavant. Lorsqu'il voulait de l'herbe, il l'arrachait du sol au lieu de s'agenouiller comme auparavant. Lorsque les mouches le piquaient, il brisait une branche d'arbre et s'en servait comme chasse-mouches ; et il se faisait un nouveau bonnet de boue fraîche fangeuse-spongieuse lorsque le soleil était trop chaud. Quand il en avait assez de marcher seul à travers l'Afrique, il chantait dans sa trompe et ça faisait autant de bruit que plusieurs fanfares. Il fit un détour afin de trouver un gros Hippopotame (ce n'était pas un parent) et lui administrer une terrible fessée pour s'assurer que le Serpent-Python-de-Rocher-Bicolore ne lui avait pas menti au sujet de sa nouvelle trompe. Le reste du temps, il ramassa les peaux de melon qu'il avait jetées en se rendant au fleuve Limpopo, car c'était un Pachyderme très propre. Par un soir sombre il retrouva sa chère famille ; il enroula sa trompe et dit :

— Comment allez-vous ?

Ils étaient très heureux de le revoir et ils dirent aussitôt :

— Viens ici recevoir une fessée pour ton insatiable curiosité.

— Peuh ! dit l'Enfant Éléphant. Je crois que vous ne connaissez rien à la fessée ; moi par contre, je peux vous montrer.

Sur ce, il déroula sa trompe et jeta deux de ses chers frères cul par-dessus tête.

— Oh, purée ! dirent-ils. Où as-tu appris ce coup-là et qu'as-tu fait à ton nez ?

— Le Crocodile qui vit sur les rives du grand Fleuve Limpopo aux grasses eaux vert-de-grisées et huileuses m'en a donné un nouveau, dit l'Enfant Éléphant. Je lui ai demandé ce qu'il mangeait au dîner et j'ai reçu ça en souvenir.

— Ce n'est pas beau, dit son oncle poilu, le Babouin.

— Oui, c'est vrai, dit l'Enfant Éléphant, mais c'est bien commode.

Et, saisissant son oncle poilu, le Babouin, par une patte poilue, il l'envoya dans un nid de frelons. Puis ce méchant Enfant Éléphant se mit à fesser toute sa chère famille pendant un long moment, jusqu'à ce qu'ils fussent très échauffés et fort étonnés. Il arracha à sa grande tante l'Autruche les plumes de sa queue ; et il attrapa sa grande tante la Girafe par les pattes de derrière et la traîna dans un buisson d'épines ; il cria après son gros oncle l'Hippopotame et lui souffla des bulles dans les oreilles pendant que celui-ci faisait la sieste dans l'eau après manger ; mais il ne laissa personne toucher à l'Oiseau Kolokolo. À la fin, ça chauffait tellement que tous les membres de sa chère famille se précipitèrent, un par un, vers les rives du grand Fleuve Limpopo aux grasses eaux vert-de-grisées et huileuses, et bordé d'arbres à fièvre, pour emprunter au Crocodile de nouveaux nez. Quand ils

revinrent, personne ne fessa plus personne ; et depuis ce jour, ô ma Mieux-Aimée, tous les Éléphants que tu verras, et tous ceux que tu ne verras pas, ont des trompes exactement semblables à la trompe de l'insatiable Enfant Éléphant.

À mon service j'ai mis
Six bons garçons.
Voici leurs noms :
Quoi, Pourquoi, Quand,
Où, Qui, Comment.
C'est d'eux que j'ai tout appris.
De l'orient
Jusqu'au couchant
Je les envoie par monts, par vaux
Mais quand s'achèvent leurs travaux,
À tous je propose
Une bonne pause.
Aux heures où d'usage
Je suis à l'ouvrage,
Je leur donne un long répit,
Et je n'oublie pas
Le temps des repas,
Car ils ont grand appétit
Mais autres gens, autres manières :
Je connais une personne
Jeune et mignonne
Qui emploie bien dix millions
De bons garçons
Et qui jamais ne leur laisse
Repos ni cesse.
À peine ouvertes ses paupières,
Au loin, pour traiter ses affaires,
Elle envoie, très urgemment,
Un bon million de Comment
À peu près deux millions d'Où,

Et surtout…
Sept millions de Pourquoi !

6. La rengaine du père Kangourou

(The Sing-Song of Old Man Kangaroo)

Le Kangourou ne fut pas toujours tel que nous le connaissons aujourd'hui ; c'était autrefois un Animal Différent avec quatre courtes pattes. Il était gris, laineux et d'un orgueil démesuré ; il dansait sur une crête au milieu de l'Australie et il alla trouver le Petit Dieu Nqa. Il alla trouver Nqa à six heures du matin avant le petit déjeuner en disant :

— Rends-moi différent de tous les autres animaux d'ici cinq heures cet après-midi.

D'un bond, se leva Nqa de son siège sur l'étendue de sable et s'écria :

— Va-t'en !

Le Kangourou était gris, laineux et d'un orgueil démesuré ; il dansait sur une arête rocheuse au milieu de l'Australie, et il alla trouver le Moyen Dieu Nquing. Il alla trouver Nquing à huit heures du matin après le petit déjeuner en disant :

— Rends-moi différent de tous les autres animaux et rends-moi aussi prodigieusement populaire d'ici cinq heures cet après-midi.

D'un bond, se leva Nquing de son terrier parmi les spinifex et s'écria :

— Va-t'en !

Le Kangourou était gris, laineux et d'un orgueil démesuré ; il dansait sur un banc de sable au milieu de l'Australie et il alla

trouver le Grand Dieu Nqong. Il alla trouver Nqong à dix heures du matin avant le déjeuner en disant :

— Rends-moi différent de tous les autres animaux ; rends-moi prodigieusement populaire et couru d'ici cinq heures cet après-midi.

Nqong sauta hors de son bain dans le marais salant et s'écria :

— Compte sur moi !

Nqong appela Dingo, Dingo Chien-Jaune, toujours affamé, couleur de poussière au soleil. Il lui désigna Kangourou et dit :

— Dingo ! Réveille-toi, Dingo ! Tu vois ce Monsieur qui danse sur la fosse aux cendres ? Il veut être populaire et qu'on lui coure après. À toi de jouer, Dingo !

Dingo sauta en l'air, Dingo Chien-Jaune, et il dit :

— Quoi ? Cette espèce de chat-lapin ?

Aussitôt Dingo s'élança, Dingo Chien-Jaune, toujours affamé souriant comme un seau à charbon, il se mit à courir après Kangourou. Aussitôt s'élança le fier Kangourou sur ses quatre courtes pattes comme un petit lapin. Et voilà, ô ma Mieux-Aimée, comment s'achève la première partie de ce récit.

Il courut à travers le désert, il courut à travers les montagnes, il courut à travers les marais salants, il courut à travers les roseaux, il courut à travers les eucalyptus, il courut à travers les spinifex, il courut au point d'avoir mal aux pattes de devant. Il n'avait pas le choix !

Dingo courait toujours, Dingo Chien-Jaune, toujours affamé souriant comme un piège à rat, sans gagner ni perdre du terrain, il courait après Kangourou. Il n'avait pas le choix !

Kangourou courait toujours, le Père Kangourou. Il courut à travers les cordylines, il courut dans l'herbe haute, il courut dans l'herbe rase, il courut par-dessus les tropiques du Capricorne et du Cancer ; il courut au point d'avoir mal aux pattes de derrière. Il n'avait pas le choix !

Dingo courait toujours, Dingo Chien-Jaune, de plus en plus affamé, souriant comme un collier de cheval sans gagner ni perdre du terrain ; et ils atteignirent la rivière Wollgong. Mais il n'y avait pas de pont et il n'y avait pas de bac et Kangourou ne savait pas comment traverser, alors il se dressa sur ses pattes de derrière et sauta. Il n'avait pas le choix !

Il sauta à travers les hautes herbes de la Savane ; il sauta à travers les cailloux du Plateau, il sauta à travers les déserts au milieu de l'Australie. Il sauta comme un Kangourou. D'abord il sauta un mètre, puis il sauta trois mètres, puis il sauta cinq mètres ; ses pattes devenaient de plus en plus puissantes ; ses pattes s'allongeaient. Il n'avait pas le temps de se reposer ni de boire, et pourtant il en avait terriblement envie. Dingo courait toujours, Dingo Chien-Jaune, très étonné, très affamé, et se demandant ce qui diable pouvait faire ainsi sauter le Père Kangourou. Car il sautait comme un cricket, comme un pois dans une poêle ou comme une balle neuve sur le sol d'une chambre d'enfant. Il n'avait pas le choix !

Il repliait les pattes de devant, poussait sur les pattes de derrière, tendait la queue en guise de balancier, et il sauta pardessus les « Darling Downs ». Il n'avait pas le choix !

Dingo courait toujours, Dingo Chien-Fatigué, de plus en plus affamé, complètement hébété et se demandant quand diable le

Père Kangourou s'arrêterait. Puis vint Nqong, sortant de son bain dans les marais salants, et il dit :

— Il est cinq heures.

Dingo s'assit, Dingo Pauvre-Chien, toujours affamé, couleur de poussière au soleil ; il tira la langue et hurla. Kangourou s'assit, le Père Kangourou, il tendit la queue en guise de tabouret de vacher et dit :

— Dieu soit loué, c'est fini !

Alors Nqong, toujours grand monsieur, dit :

— Pourquoi n'es-tu pas reconnaissant à Dingo Chien-Jaune ? Pourquoi ne pas le remercier de tout ce qu'il a fait pour toi ?

Alors Kangourou, le Père Kangourou Fatigué, dit :

— Il m'a chassé des lieux de mon enfance, il a chamboulé mes heures de repas, il a modifié pour toujours ma silhouette et il m'a coupé les pattes.

Alors dit Nqong :

— Peut-être me trompe-je, mais ne m'as-tu pas demandé de te rendre différent des autres animaux, et aussi de te rendre très recherché ? Et il est cinq heures.

— Oui, dit Kangourou. Mais je le regrette. Je croyais que tu agirais par charmes et incantations, mais là, tu m'as fait une vilaine farce.

— Une farce ! dit Nqong, plongé dans son bain parmi les eucalyptus. Répète ça et je siffle Dingo pour qu'il te scie définitivement les pattes.

— Non, dit le Kangourou. Je te fais mes excuses. Des pattes sont des pattes et pas besoin de les changer en ce qui me concerne. Je voulais seulement expliquer à Votre Seigneurie que je n'ai rien mangé depuis ce matin et j'ai l'estomac dans les talons.

— Oui, dit Dingo, Dingo Chien-Jaune. Je suis dans le même cas. Je l'ai rendu différent de tous les autres animaux, mais que pourrais-je avoir pour le goûter ?

Alors dit Nqong, depuis son bain dans les marais salants :

— Venez me demander ça demain, car je vais me laver.

Ainsi ils se retrouvèrent tous les deux au milieu de l'Australie, le Père Kangourou et Dingo Chien-Jaune, et chacun dit :

— C'est ta faute.

Voici le chant époustouflant
De la course d'un battant,
Course courue tout d'une traite – épreuve extraordinaire —
Départ donné par le grand Dieu Nqong de Warrigabonigarooma,
Le père Kangourou devant, Dingo Chien-Jaune derrière.
Kangourou partit d'un bond
L'arrière-train le propulsant tel un piston,
Il fit des bonds du point du jour jusqu'à la nuit,
Des bonds géants, sans débrider
Dingo Chien-Jaune, quant à lui,
Tel un nuage d'or, là-bas, dans le lointain,
Suivait, trop occupé pour clabauder,
Mais, fichtre ! ils couvraient du terrain !
Nul ne sait où ils partirent
Nul alors n'emprunta la piste qu'ils suivirent

Car cet immense territoire
Restait sans nom et sans mémoire.
Ils couraient le long d'une ligne
Allant du cap York au cap Leeuwin
(Trente degrés. Sur ton atlas on le repère !)
Puis, derechef, en sens inverse ils s'élancèrent.
Si, courant d'un trot rapide
Un après-midi entier
En partant d'Adélaïde
Tu gagnais le Pacifique
(Cet exploit si mirifique
Ne vaudrait que la moitié
De celui des deux messieurs),
Tu aurais, je crois, très chaud,
Mais tes mollets et tes cuisses,
Après un tel exercice,
Deviendraient si vigoureux
Que tu paraîtrais bientôt
Oui, un Enfant Merveilleux.

7. La naissance des Tatous

(The beginning of the armadilloes)

Voici, ô ma Mieux-Aimée, une autre histoire des Temps Anciens et Reculés. Juste au milieu de ces temps, il y avait un Hérisson Pointant-Piquant et il vivait sur les bords de la trouble Amazone, mangeant des escargots coquilleux et des choses comme ça. Il avait une amie, une Tortue Lourde-Lente qui vivait sur les bords de la trouble Amazone, mangeant des salades vertes et des choses comme ça. Et c'était parfait ainsi, ma Mieux-Aimée. N'est-ce pas ?

Mais il y avait également, dans ces mêmes Temps Anciens et Reculés, un Jaguar Peint qui vivait aussi sur les bords de la trouble Amazone et qui mangeait tout ce qu'il attrapait. Lorsqu'il n'attrapait ni cerfs ni singes, il mangeait des grenouilles et des scarabées, et lorsqu'il n'attrapait ni grenouilles ni scarabées, il allait trouver Maman Jaguar qui lui apprenait à manger des hérissons et des tortues. Et elle lui avait dit à plusieurs reprises, en agitant la queue avec grâce :

— Mon fils, lorsque tu trouves un Hérisson, il faut le jeter dans l'eau pour qu'il se déroule, et lorsque tu attrapes une Tortue, il faut la sortir de sa carapace en te servant de ta patte comme d'une louche.

Comme ça, c'était parfait, ma Mieux-Aimée.

Une belle nuit, sur les bords de la trouble Amazone, Jaguar Peint trouva Pointant-Piquant et Lourde-Lente assis sous le tronc d'un arbre abattu. Comme ils ne pouvaient s'enfuir, Pointant-Piquant se roula en boule car c'était un Hérisson et Lourde-Lente rentra sa tête et ses pattes dans sa carapace aussi loin que possible car c'était une Tortue ; et comme ça c'était parfait, ma Mieux-Aimée. N'est-ce pas ?

— Bon, écoutez-moi, dit Jaguar Peint. C'est très important. Ma mère m'a dit que lorsque je rencontre un Hérisson, je dois le jeter dans l'eau pour qu'il se déroule et lorsque je rencontre une Tortue, je dois la sortir de sa carapace en me servant de ma patte comme d'une louche. Alors lequel de vous deux est Hérisson et lequel est Tortue ? Car, par mes taches, je suis bien incapable de le dire.

— Es-tu sûr de ce que ta Maman t'a dit ? demanda Hérisson Pointant-Piquant. En es-tu bien sûr ? Elle a peut-être dit que lorsque tu déroules une Tortue, tu dois la faire sortir de l'eau avec une louche et lorsque tu donnes un coup de patte à un Hérisson, tu dois le jeter sur sa carapace ?

— Es-tu sûr de ce que ta Maman t'a dit ? demanda Lourde-Lente. En es-tu bien sûr ? Elle a peut-être dit que lorsque tu plonges un Hérisson dans l'eau, tu dois le poser dans ta patte et lorsque tu rencontres une Tortue, tu dois l'écailler jusqu'à ce qu'elle se déroule ?

— Je ne crois pas du tout que c'était comme ça, dit Jaguar Peint, un peu déconcerté malgré tout ; mais voulez-vous répéter plus clairement, s'il vous plaît ?

— Lorsque tu prends de l'eau avec ta patte, tu dois la dérouler avec un Hérisson, dit Pointant-Piquant. N'oublie pas, c'est très important.

— Mais, dit la Tortue, lorsque tu prends ta viande avec la patte, tu dois la jeter dans une Tortue avec une louche. Tu ne comprends donc pas ?

— Vous me faites mal aux taches, dit Jaguar Peint ; et puis, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je voulais seulement savoir lequel de vous deux est Hérisson et lequel est Tortue.

— Je ne te le dirai pas, dit Pointant-Piquant. Mais tu peux me sortir de ma carapace si tu veux.

— Ah ! Ah ! dit Jaguar Peint. Maintenant je sais que tu es Tortue. Tu croyais que je ne trouverais pas ? Erreur !

Jaguar Peint tendit brusquement sa patte juste au moment où Pointant-Piquant s'enroulait, et évidemment la patte de Jaguar fut truffée de piquants. Pire encore, il envoya dinguer Pointant-Piquant dans les bois et les buissons, où il faisait trop noir pour pouvoir le retrouver. Puis il se mit la patte dans la bouche et bien sûr, les piquants lui firent encore plus mal. Dès qu'il put parler il dit : « Maintenant je sais que ce n'est pas Tortue. Mais (il se gratta la tête de sa patte sans piquants) comment savoir si l'autre est bien Tortue ?

— Mais je suis bien Tortue, dit Lourde-Lente. Ta mère avait raison. Elle t'a dit de me sortir de ma carapace avec la patte. Fais-le.

— Ce n'est pas ce que tu m'as dit tout à l'heure, dit Jaguar Peint en ôtant avec sa bouche les piquants de sa patte. Tu as dit qu'elle avait dit quelque chose de différent.

— Eh bien, supposons que tu dises que j'ai dit qu'elle avait dit quelque chose de différent, je ne vois pas la différence ; car si elle a dit ce que tu dis que j'ai dit qu'elle avait dit, c'est la même chose que si je disais ce qu'elle avait dit qu'elle avait dit. D'un autre côté, si tu crois qu'elle a dit qu'il fallait me dérouler avec une louche au lieu de me mettre en miettes dans ma carapace avec ta patte, je n'y peux rien, n'est-ce pas ?

— Mais tu m'as dit que tu voulais que je te sorte de ta carapace avec ma patte, dit Jaguar Peint.

— Si tu réfléchis bien, tu verras que je n'ai jamais rien dit de tel. J'ai dit que ta mère t'avait dit de me sortir de ma carapace, dit Lourde-Lente.

— Que se passera-t-il si j'essaye ? dit le Jaguar avec le plus grand mépris et la plus grande prudence.

— Je l'ignore, car on ne m'a encore jamais sortie de ma carapace, mais je te le dis en vérité, si tu veux me voir fuir à la nage, tu n'as qu'à me jeter à l'eau.

— Je ne te crois pas, dit Jaguar Peint. Tu as mélangé tout ce que ma mère m'a dit de faire avec les choses dont tu m'as demandé si j'étais sûr qu'elle ne les avait pas dites, à tel point que j'en perds la tête et la queue. Et maintenant tu viens me raconter quelque chose que je peux enfin comprendre et ça m'embrouille encore plus qu'avant. Ma mère m'a dit qu'il fallait jeter l'un de vous dans l'eau et comme tu sembles tenir à ce qu'on t'y jette, je pense que tu n'as pas envie d'y être jetée. Saute donc dans le turbide Amazone et plus vite que ça.

— Je te préviens, ta Maman ne sera pas contente. Ne lui dis pas que je ne t'ai rien dit, dit Lourde-Lente.

— Si tu dis encore un mot sur ce que ma mère m'a dit... répondit le Jaguar.

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa phrase car Lourde-Lente plongea rapidement dans le turbide Amazone et nagea sous l'eau pendant longtemps avant d'émerger sur la rive où l'attendait Pointant-Piquant.

— Nous l'avons échappé belle, dit Pointant-Piquant. Je n'aime pas Jaguar Peint. Que lui as-tu dit que tu étais ?

— Je lui ai dit la vérité : que j'étais une Tortue pour de vrai, mais il n'a pas voulu me croire et m'a forcée à sauter dans le

fleuve pour voir si j'en étais une, et comme j'en suis une, il a été fort surpris. Et voilà qu'il est allé le dire à sa Maman. Écoute-le !

Ils entendaient Jaguar Peint rugir de long en large au milieu des arbres et des buissons, sur les bords de la trouble Amazone, jusqu'à ce que sa Maman arrive.

— Mon fils ! Mon fils ! dit sa mère à plusieurs reprises en agitant la queue avec grâce. Qu'as-tu donc fait que tu n'aurais pas dû ?

— J'ai essayé de sortir avec ma patte quelque chose qui demandait à être sorti de sa carapace et ma patte est truffée de piquants, dit Jaguar Peint.

— Mon fils ! Mon fils ! dit sa mère à plusieurs reprises en agitant la queue avec grâce, à en juger par les piquants que je vois dans ta patte, il devait s'agir d'un Hérisson. Tu aurais dû le jeter à l'eau.

— C'est ce que j'ai fait à l'autre chose ; et elle m'a dit qu'elle était une Tortue, mais je ne l'ai pas crue et c'était vrai ; elle a plongé dans le turbide Amazone et elle n'a pas refait surface ; et je n'ai rien du tout à manger et nous ferions mieux d'aller voir ailleurs. Ils sont trop malins sur le turbide Amazone pour un pauvre animal comme moi !

— Mon fils ! Mon fils ! dit sa mère à plusieurs reprises en agitant la queue avec grâce. Écoute-moi et n'oublie pas ce que je vais te dire. Un Hérisson se roule en boule et tous ses piquants se pointent aussitôt dans tous les sens. C'est ainsi qu'on reconnaît un Hérisson.

— Je n'aime pas beaucoup cette vieille dame, dit Pointant-Piquant, à l'ombre d'une grande feuille. Je me demande ce qu'elle sait encore ?

— Une Tortue ne peut pas se mettre en boule, poursuivit Maman Jaguar à plusieurs reprises en agitant sa queue avec grâce. Elle rentre seulement la tête et les pattes dans sa carapace. C'est ainsi qu'on reconnaît une Tortue.

— Je n'aime pas du tout, mais alors pas du tout, cette vieille dame, dit Lourde-Lente la Tortue. Même Jaguar Peint est capable de se rappeler ça. Quel dommage que tu ne saches pas nager, Pointant-Piquant !

— Ne me dis pas ça, dit Pointant-Piquant. Pense un peu comme ce serait pratique si tu pouvais te mettre en boule. Quelle affaire ! Écoutons Jaguar Peint.

Assis au bord de la trouble Amazone, Jaguar Peint enlevait avec la bouche les piquants de sa patte en se répétant :

S'enrouler peut, nager ne sait
Pointant-Piquant c'est !
Nager peut, s'enrouler ne sait
Lourde-Lente c'est !

— Il ne risque plus de l'oublier, dit Pointant-Piquant. Tiens-moi le menton, Lourde-Lente. Je vais essayer d'apprendre à nager. Ça peut servir.

— Excellent ! dit Lourde-Lente.

Et elle tint le menton de Pointant-Piquant tandis qu'il barbotait dans les eaux de la trouble Amazone.

— Tu feras un bon nageur, dit Lourde-Lente. Maintenant, si tu pouvais desserrer un petit peu mes plaques arrière, je voudrais voir si je suis capable de me mettre en boule. Ça peut servir.

Pointant-Piquant aida Tortue à desserrer les plaques de son dos, et à force de se tortiller et d'insister, Lourde-Lente parvint enfin à s'enrouler un tantinet.

— Excellent ! dit Pointant-Piquant, mais si j'étais toi, je n'en ferais pas plus pour l'instant. Tu deviens toute bleue. Sois gentille de me remettre à l'eau, que je m'exerce à nager l'indienne, puisque tu la dis facile.

Or ça, Pointant-Piquant s'exerça et Lourde-Lente nagea à son côté.

— Excellent ! dit Lourde-Lente. Avec un peu d'entraînement tu feras une parfaite baleine. Maintenant si ça ne t'ennuie pas de desserrer mes plaques avant et arrière de deux crans supplémentaires, j'aimerais essayer cette surprenante contorsion, puisque tu la dis facile. C'est Jaguar Peint qui va être surpris !

— Excellent ! dit Pointant-Piquant, tout mouillé de l'eau de la trouble Amazone. Je pourrais te prendre pour quelqu'un de ma famille, je t'assure ! Deux crans m'as-tu dit ? Un peu plus d'expression, je te prie, et ne grogne pas si fort, ou Jaguar Peint va nous entendre. Quand tu auras fini, j'aimerais essayer ce grand plongeon puisque tu le dis facile. C'est Jaguar Peint qui va être surpris !

Or ça, Pointant-Piquant plongea et Lourde-Lente plongea avec lui.

— Excellent ! dit Lourde-Lente. Un rien d'attention pour retenir ta respiration et tu pourras élire résidence au fond de la trouble Amazone. Maintenant je passe à l'exercice où l'on s'enroule les pattes de derrière autour des oreilles, puisque tu le dis tellement aisé. C'est Jaguar Peint qui va être surpris !

— Excellent ! dit Pointant-Piquant. Mais tu forces un peu trop sur les plaques de ton dos. Elles se chevauchent à présent au lieu de rester côte à côte.

— Oh, c'est l'effet de l'exercice, dit Lourde-Lente. J'ai remarqué que tes piquants semblaient s'emmêler et tu ressembles de plus en plus à une pomme de pin et de moins en moins à une bogue de châtaigne comme avant.

— Ah bon ? dit, Pointant-Piquant. C'est à force de tremper dans l'eau. C'est Jaguar Peint qui va être surpris !

Ils poursuivirent leurs exercices, chacun aidant l'autre, jusqu'au petit matin, et lorsque le soleil fut levé, ils se reposèrent en se faisant sécher. Alors ils s'aperçurent qu'ils étaient tous les deux bien différents de ce qu'ils étaient auparavant.

— Pointant-Piquant, dit Tortue après le petit déjeuner. Je ne suis plus ce que j'étais hier, mais je me crois encore capable de distraire Jaguar Peint.

— Je pensais justement la même chose, dit Pointant-Piquant. À mon avis, les écailles sont une formidable amélioration par rapport aux piquants, sans parler de savoir nager. Pour sûr, Jaguar Peint va être surpris ! Allons le chercher !

Ils trouvèrent bientôt Jaguar Peint encore en train de soigner sa patte qui avait souffert la nuit précédente. Il fut si étonné qu'il tomba trois fois de suite à la renverse sur sa queue peinte.

— Bonjour ! dit Pointant-Piquant. Comment va ta chère et gracieuse Maman ce matin ?

— Elle va très bien, je vous remercie, dit Jaguar Peint, mais pardonnez-moi si pour l'instant je ne me souviens pas de vos noms.

— Ce n'est pas gentil, dit Pointant-Piquant, surtout qu'hier tu as essayé de me sortir de ma carapace avec ta patte.

— Mais tu n'avais pas de carapace, ce n'était que des piquants, dit Jaguar Peint. J'en sais quelque chose. Regarde ma patte !

— Tu m'as ordonné de me jeter dans le turbide Amazone et de m'y noyer, dit Lourde-Lente. Pourquoi es-tu si impoli et oublieux aujourd'hui ?

— Ne te rappelles-tu pas ce que t'a dit ta mère ? dit Pointant-Piquant.

S'enrouler peut, nager ne sait
Lourde-Lente c'est !
Nager peut, s'enrouler ne sait
Pointant-Piquant c'est !

Puis ils se roulèrent en boule tous les deux et tournèrent en rond autour de Jaguar Peint jusqu'à ce que les yeux lui sortent de la tête. Alors il alla chercher sa mère.

— Mère, dit-il. Il y a deux nouveaux animaux dans les bois aujourd'hui et celui dont tu m'as dit qu'il ne savait pas nager, nage, et celui dont tu m'as dit qu'il ne pouvait pas s'enrouler, s'enroule, et ils ont dû partager leurs piquants car tous les deux sont tout rugueux, au lieu que l'un soit lisse et que l'autre pique ; et en plus, ils ne cessent de tourner en rond autour de moi et je me sens tout chose.

— Mon fils ! Mon fils ! dit Maman Jaguar à plusieurs reprises en agitant la queue avec grâce. Un Hérisson est un Hérisson et rien d'autre qu'un Hérisson ; une Tortue est une Tortue et rien d'autre qu'une Tortue.

— Mais ce n'est pas un Hérisson et ce n'est pas une Tortue. C'est un peu des deux et j'ignore son nom.

— Balivernes ! dit Maman Jaguar. Chaque chose a un nom. À ta place je l'appellerais « Tatou » en attendant de trouver le vrai nom et je le laisserais tranquille.

Jaguar Peint fit ce qu'on lui dit, surtout pour ce qui est de les laisser tranquilles ; mais chose curieuse, ô ma Mieux-Aimée, depuis ce jour jusqu'aujourd'hui, personne sur les bords de la trouble Amazone n'a jamais appelé Pointant-Piquant et Lourde-Lente autrement que Tatou. Bien évidemment, il y a des Hérissons et des Tortues ailleurs (dans mon jardin par exemple), mais la bestiole de la véritable et ancienne espèce rusée, à écailles qui se chevauchent comme des écailles de pomme de pin, celle qui vivait sur les bords de la trouble Amazone dans des Temps Anciens et Reculés, on l'a toujours appelée Tatou car elle est adroite à tout.

Et c'est parfait ainsi, ma Mieux-Aimée. N'est-ce pas ?

Au Brésil, jamais
Je n'ai navigué
Sur l'Amazone,
Mais ce bateau
Amarré à quai
Lui, le sillonne.

Chaque semaine à Southampton
De blancs paquebots
Partent pour Rio.

Voguez voguez, blancs paquebots
Voguez gaiement jusqu'à Rio !
Oh ! j'aimerais un jour partir

À Rio, avant de mourir.

De tatous jamais
Je n'ai rencontré
Sous leur armure,
Et de jaguars
Je ne suis pas sûr
D'en jamais voir
À moins de partir à Rio
Et de visiter
Ces curiosités.

Voguez, voguez, blancs paquebots
Voguez gaiement jusqu'à Rio !
Oh ! j'aimerais un jour partir
À Rio, avant de mourir.

8. Comment naquit la première lettre

(How the First Letter was Written)

Il était une fois il y a très longtemps un Homme Néolithique. Ce n'était ni un Jute, ni un Angle, ni même un Dravidien bien que cela eût pu se faire, ma Mieux-Aimée, mais peu importe. C'était un Primitif qui vivait dans une caverne et il portait peu de vêtements, il ne savait pas lire, ne savait pas écrire et n'en avait nulle envie et il était toujours heureux, sauf quand il avait faim.

Il se nommait Tegumai Bopsulai, ce qui signifie :

« L'Homme qui ne met pas un pied devant l'autre à la va vite » ; mais nous, ô ma Mieux-Aimée, nous l'appellerons Tegumai tout court. Et sa femme se nommait Teshumai Tewindrow, ce qui signifie :

« La Dame qui pose tant et tant de questions » ; mais nous, ô ma Mieux-Aimée, nous l'appellerons Teshumai tout court. Et sa petite fille chérie se nommait Taffimai Metallumai, ce qui signifie :

« La-Petite-Personne-sans-manières-qui-mériterait-une-bonne-fessée » ; mais je l'appellerai Taffy. C'était la Mieux-Aimée de Tegumai Bopsulai et la Mieux-Aimée de sa Maman, et elle ne recevait pas la moitié des fessées qu'elle méritait ; et ils vivaient très heureux tous les trois. Dès que Taffy sut marcher, elle accompagna partout son Papa Tegumai et parfois ils ne rentraient à la Caverne que lorsqu'ils avaient faim et alors Teshumai Tewindrow disait :

— Où diable êtes-vous allés tous les deux pour vous salir ainsi ? Vraiment, mon Tegumai, tu ne vaux pas mieux que ma Taffy.

Maintenant, fais attention et écoute.

Un jour, Tegumai Bopsulai descendit par le marais-aux-castors jusqu'à la rivière Wagai pêcher des carpes pour le dîner. Taffy l'accompagnait. Le harpon de Tegumai était en bois avec des dents de requin au bout et avant d'avoir pris un seul poisson, il le cassa net par accident en l'enfonçant trop fort au fond de la rivière. Ils se trouvaient à des miles et des miles de chez eux (bien sûr ils avaient emporté leur déjeuner dans un petit sac) et Tegumai avait oublié de prendre des harpons de rechange.

— La pêche est cuite ! dit Tegumai. Il va me falloir une demi-journée pour le réparer.

— Tu as ton grand harpon noir à la maison, dit Taffy. Laisse-moi retourner en vitesse à la caverne pour le demander à Maman.

— C'est trop loin pour tes petites jambes potelées, dit Tegumai. Et puis, tu risques de tomber dans le marais-aux-castors et de te noyer. Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Il s'assit, prit une petite sacoche de peau pleine de nerfs de renne, de lanières de cuir, de blocs de cire et de résine, et il se mit à réparer le harpon. Taffy s'assit également, les doigts de pied dans l'eau et le menton dans la main, en réfléchissant très fort. Puis elle dit :

— Dis donc, Papa, c'est vachement bisquant que nous ne sachions pas écrire, ni toi ni moi, tu ne trouves pas ? Sinon, nous pourrions envoyer un message pour demander le harpon.

— Taffy, dit Tegumai. Combien de fois t'ai-je interdit de parler ainsi. On ne dit pas « vachement », mais puisque tu en parles, ce serait en effet très pratique si nous pouvions écrire à la maison.

C'est alors qu'un Étranger passa le long de la rivière, mais il appartenait à une tribu lointaine, les Tewaras, et il ne comprenait pas un mot du langage de Tegumai. Il resta debout sur la rive en souriant à Taffy car il avait lui aussi une petite fille chérie à la maison. Tegumai tira de sa sacoche un écheveau de nerfs de renne et se mit à réparer son harpon.

— Venez ici, dit Taffy. Savez-vous où habite Maman ?

Et l'Étranger dit « Hum », étant, comme tu sais, un Tewara.

— Zut ! dit Taffy en tapant du pied, car elle vit un banc de belles grosses carpes remonter la rivière juste au moment où son Papa ne pouvait pas se servir de son harpon.

— N'ennuie pas les grandes personnes, dit Tegumai, tellement occupé à réparer son harpon qu'il ne se retourna même pas.

— Je l'ennuie pas, dit Taffy. Je voudrais seulement qu'il fasse ce que je voudrais qu'il fasse et il ne veut pas comprendre.

— Alors ne m'ennuie pas, dit Tegumai en s'évertuant à tirer sur les nerfs de renne, la bouche pleine de petits bouts.

L'Étranger, un authentique Tewara, s'assit dans l'herbe et Taffy lui montra ce que faisait son père. L'Etranger pensa : « Voici une enfant très prodigieuse. Elle tape du pied et elle me fait des grimaces. Ce doit être la fille de ce noble Chef, si grand qu'il ne me remarque même pas. » Alors il sourit plus poliment que jamais.

— Maintenant, dit Taffy, je voudrais que tu ailles trouver ma Maman car tu as les jambes plus longues que les miennes et tu ne tomberas pas dans le marais-aux-castors. Tu lui demanderas l'autre harpon de Papa, celui au manche noir qui est accroché au-dessus de notre cheminée.

L'Étranger (Tewara) pensa : « Voici une enfant très très prodigieuse. Elle agite les bras et elle me crie dessus, mais je ne comprends pas un mot de ce qu'elle dit. Pourtant, si je ne fais pas ce qu'elle veut, je crains fort que ce Chef hautain, l'Homme-qui-tourne-le-dos-aux-visiteurs, ne se fâche. » Il se leva et arracha un grand morceau d'écorce de bouleau et le tendit à Taffy. Il fit cela, ma Mieux-Aimée, pour montrer que son cœur était aussi blanc que l'écorce du bouleau et qu'il ne lui voulait aucun mal, mais Taffy ne comprit pas très bien.

— Oh ! dit-elle. Je vois à présent. Vous voulez l'adresse du domicile de ma Maman ? Bien sûr, je ne sais pas écrire, mais je pourrais dessiner si j'avais quelque chose de pointu pour gratter. Prêtez-moi, s'il vous plaît, la dent de requin accrochée à votre collier.

L'Étranger (un Tewara) ne dit rien, alors Taffy tendit sa petite main et tira sur le beau collier de perles, de graines et de dents de requin autour de son cou. L'Étranger (c'était un Tewara) pensa : « Voici une enfant très très prodigieuse. Cette dent de requin est une dent de requin magique et on m'a toujours dit que celui qui la toucherait sans mon autorisation se mettrait aussitôt à enfler ou éclaterait. Mais cette enfant n'enfle ni n'éclate et ce puissant Chef, l'Homme-qui-s'occupe-seulement-de-ses-affaires, et qui n'a pas encore fait attention à moi, ne semble pas craindre qu'elle enfle ou éclate. Je ferais bien d'être plus poli. »

Alors il donna la dent de requin à Taffy et elle s'allongea à plat ventre jambes en l'air, comme certaines personnes sur le parquet du salon lorsqu'elles veulent dessiner, et elle dit :

— Je vais vous faire un beau dessin ! Vous pouvez regarder par-dessus mon épaule, mais il ne faut pas bouger. Je vais d'abord dessiner Papa en train de pêcher. Ce n'est pas très ressemblant, mais Maman comprendra car j'ai dessiné son harpon brisé. Maintenant, je vais dessiner l'autre harpon qu'il

veut, celui au manche noir. On dirait qu'il est planté dans le dos de Papa, mais c'est parce que la dent de requin a glissé et ce morceau d'écorce n'est pas assez grand. Voilà le harpon que vous devez rapporter, alors je vais me dessiner en train de tout vous expliquer. En vrai, mes cheveux ne sont pas dressés comme ça, mais c'est plus facile à dessiner de cette manière. Maintenant, je vais vous dessiner. Moi, je vous trouve vraiment très gentil mais je ne peux pas vous faire joli sur le dessin. Vous fâchez pas. Vous êtes fâché ?

L'Étranger (un Tewara, c'était) sourit. Il pensa : « Il va certainement y avoir une grande bataille quelque part et cette enfant extraordinaire qui m'a pris ma dent de requin magique sans enfler ni éclater, me demande d'appeler toute la tribu du grand Chef à son secours. C'est un grand Chef, à coup sûr, sinon il aurait fait attention à moi. »

— Regardez, dit Taffy en appuyant fort et en gribouillant pas mal. Je vous ai dessiné et j'ai mis dans votre main le harpon que veut Papa pour vous rappeler qu'il faut le rapporter. Maintenant, je vais vous montrer comment trouver l'adresse du domicile de ma Maman. On va tout droit jusqu'aux deux arbres (ça, ce sont des arbres), puis on arrive à un marais plein de castors. Je n'ai pas mis tous les castors car je ne sais pas dessiner les castors, mais j'ai dessiné leurs têtes et c'est tout ce qu'on voit en passant par le marais. Attention de ne pas tomber dedans ! Notre Caverne est juste derrière le marais-aux-castors. En vrai, elle n'est pas aussi haute que la colline, mais je ne sais pas dessiner les choses toutes petites. Voici ma Maman devant la Caverne. Elle est belle. C'est la très plus belle Maman qui ait jamais existé, mais elle ne sera pas fâchée que je l'ai faite si vilaine. Elle sera fière de voir que je sais dessiner. Au cas où vous oublieriez, j'ai dessiné le harpon que Papa veut en dehors de notre Caverne. En vrai, il est dedans, mais vous montrerez le dessin à Maman et elle vous le donnera. Je l'ai faite avec les bras levés car je sais qu'elle sera contente de vous voir. C'est pas un beau dessin ? Vous avez tout compris ou bien je dois encore vous expliquer ?

L'Étranger (Tewara, qu'il était) regarda le dessin et hocha la tête très fort. Il se dit : « Si je ne vais pas chercher la tribu de ce grand Chef pour l'aider, il sera tué par ses ennemis qui arrivent de partout avec des lances. Je comprends maintenant pourquoi le grand Chef faisait mine de ne pas me voir ! Il craignait que ses ennemis ne soient cachés dans les fourrés et ne le voient me donner un message. Il m'a donc tourné le dos afin de laisser cette sage et prodigieuse enfant dessiner cette image terrifiante pour m'expliquer ses ennuis. Je vais aller chercher l'aide de sa tribu. »

Sans même demander son chemin à Taffy, il partit comme le vent dans les buissons en tenant l'écorce de bouleau, et Taffy se rassit, toute contente.

— Que faisais-tu, Taffy ? dit Tegumai.

Il avait ramendé son harpon et le balançait avec soin d'avant en arrière.

— Une petite idée à moi, Papa chéri, dit Taffy. Si tu ne poses pas de questions, tu sauras tout bientôt et tu auras une surprise. Tu ne te doutes pas à quel point tu vas être surpris, Papa ! Promets-moi que tu vas être surpris.

— Très bien, dit Tegumai, et il continua de pêcher.

L'Étranger — sais-tu que c'était un Tewara ? — partit comme une flèche avec le dessin et, après avoir couru pendant plusieurs miles, il tomba tout à fait par hasard sur Teshumai Tewindrow, à la porte de sa Caverne, bavardant avec d'autres Dames Néolithiques conviées à un déjeuner Primitif. Taffy ressemblait beaucoup à Teshumai, surtout le haut du visage et les yeux, de sorte que l'Étranger, qui était toujours un pur Tewara, sourit poliment et tendit à Teshumai l'écorce de bouleau. Il avait tellement couru qu'il était essoufflé et ses jambes étaient toutes égratignées par les ronces, mais il s'efforçait tout de même d'être poli.

Dès qu'elle vit le dessin, Teshumai se mit à hurler comme une folle en sautant sur l'Étranger. Les autres Dames Néolithiques le jetèrent immédiatement au sol, puis elles s'assirent sur lui en rang par six, tandis que Teshumai lui tirait les cheveux.

— C'est aussi clair que le nez au milieu du visage de cet Étranger, dit-elle. Il a criblé mon Tegumai de harpons et il a effrayé la petite Taffy au point de lui faire dresser les cheveux sur la tête, et non content de cela, il m'apporte un horrible dessin qui explique ce qui s'est passé. Regardez !

Elle montra le dessin à toutes les Dames Néolithiques patiemment assises sur l'Étranger.

— Voici mon Tegumai avec un bras cassé ; voici un harpon enfoncé dans son dos ; voici un homme prêt à lancer un harpon ; en voici un autre qui lance un harpon depuis une Caverne et voici un groupe de gens (il s'agissait en fait des castors de Taffy, mais ils ressemblaient vraiment à des gens) qui arrivent derrière Tegumai. C'est-y-pas-affreux ?

— Absolument affreux ! dirent les Dames Néolithiques. Puis elles couvrirent de boue les cheveux de l'Étranger (ce qui le surprit) et elles tapèrent sur les Tambours Tribaux Résonnants et rassemblèrent tous les Chefs de la Tribu de Tegumai avec leurs Hetmans et leurs Dolmans, tous des Negus, des Woons, des Akhoonds de l'organisation, en plus des Sorciers, Féticheurs, Hommes-médecine, et Bonzes et de tous les autres, qui demandèrent à l'Étranger, avant de lui couper la tête, de les accompagner jusqu'à la rivière pour leur montrer où il avait caché la pauvre Taffy.

À cet instant, l'Etranger (bien qu'il fût un Tewara) se trouva bien ennuyé. Ses cheveux étaient collés par la boue, on l'avait roulé dans tous les sens sur des cailloux pointus, on s'était assis sur lui en rang par six, on l'avait tapé et tabassé à lui en couper le

souffle, et bien qu'il ne comprît pas leur langage, il était presque certain que les noms dont le traitaient les Dames Néolithiques n'étaient pas très distingués. Pourtant, il ne dit rien avant que toute la Tribu de Tegumai soit réunie, puis il les conduisit jusqu'au bord de la rivière Wagai, et là ils trouvèrent Taffy en train d'effeuiller des marguerites tandis que Tegumai harponnait soigneusement des petites carpes avec son harpon ramendé.

— Eh bien, vous avez fait vite ! dit Taffy. Mais pourquoi avez-vous amené tous ces gens ? Papa chéri, voilà ma surprise. Tu es surpris, Papa ?

— Très, dit Tegumai. Mais plus question de pêcher aujourd'hui. Ça alors ! Taffy, voilà toute cette chère, bonne, brave Tribu, propre et tranquille.

De fait, ils étaient tous là. À leur tête marchaient Teshumai Tewindrow et les Dames Néolithiques, tenant fermement l'Étranger dont les cheveux étaient pleins de boue (bien qu'il fût un Tewara). Puis venaient le Chef Principal, le Vice-Chef, le Sous-Chef et les Chefs Assistants (tous armés jusqu'aux dents du haut), les Hetmans et les Centurions, des Platoffs avec leurs Pelotons et des Dolmans avec leurs Détachements ; des Woons, des Negus et des Akhoonds au second plan (eux aussi armés jusqu'aux dents). Derrière eux, toute la Tribu était classée par ordre hiérarchique, d'abord les propriétaires de quatre cavernes (une pour chaque saison), d'un élevage de rennes privé et de deux élevages de saumons, puis les Vilains féodaux et prognathes, qui ont à moitié droit à une moitié de peau d'ours les nuits d'hiver, à sept aunes du feu, et enfin les serfs inféodés, titulaires de la rente réversible d'un os à moelle bien gratté sur le droit du meilleur chatel. (Ne trouves-tu pas tous ces mots charmants, ma Mieux-Aimée ?) Ils étaient tous là, trépignant et hurlant, et ils effrayèrent tous les poissons à vingt miles à la ronde. Tegumai les remercia par un discours Néolithique fluide.

Alors Teshumai Tewindrow se précipita pour embrasser Taffy en la serrant très fort dans ses bras, mais le Chef Principal de la Tribu de Tegumai prit Tegumai par les plumes de son aigrette et le secoua brutalement.

— Explique ! Explique ! Explique ! cria toute la Tribu de Tegumai.

— Pour l'amour du ciel, dit Tegumai, lâchez mon aigrette. On ne peut donc pas briser son harpon sans que tout le pays vous tombe dessus ? Vous êtes des gens bien importuns !

— Je vois que vous n'avez même pas apporté le harpon à manche noir de mon Papa, dit Taffy. Et que faites-vous à mon gentil Étranger ?

Ils le cognaient à deux, à trois, à dix, ce qui lui faisait ribouler des yeux. Il ne pouvait que hoqueter et désigner Taffy du doigt.

— Où sont les méchants qui t'ont frappé à coups de harpons, mon chéri ? dit Teshumai Tewindrow.

— Il n'y a eu personne, dit Tegumai. Mon seul visiteur ce matin a été ce pauvre bougre que vous tentez d'étouffer. N'êtes-vous pas bien ou alors êtes-vous malades, ô Tribu de Tegumai ?

— Il est arrivé avec un horrible dessin, dit le Chef Principal. Un dessin qui te montrait criblé de harpons.

— Euh... Mmm... P't-être que j'ferais mieux d'expliquer que c'est moi qui lui ai donné ce dessin, dit Taffy qui ne se sentait pas très à l'aise.

— Toi ! dit en chœur la Tribu de Tegumai. Petite-Personne-sans-manières-qui-mériterait-une-bonne-fessée ! Toi ?

— Taffy, ma chérie, je crois que nous allons avoir de petits ennuis, dit son Papa. Et il passa son bras autour de ses épaules, alors ça lui était bien égal.

— Explique ! Explique ! Explique ! dit le Chef Principal de la Tribu de Tegumai.

Et il sautait à cloche-pied.

— Je voulais que l'Étranger aille chercher le harpon de Papa alors je l'ai dessiné, dit Taffy. Y avait pas plusieurs harpons. Y en avait qu'un. Je l'ai dessiné trois fois pour être plus sûre. J'ai pas pu l'empêcher d'avoir l'air piqué dans la tête de Papa, y avait pas assez de place sur l'écorce de bouleau ; et ces choses que Maman a cru que c'était des gens méchants, ce sont mes castors. Je les ai dessinés pour lui indiquer le chemin à travers les marais ; et j'ai dessiné Maman à l'entrée de la Caverne, l'air ravi, car c'est un gentil Étranger et moi, je vous trouve les plus bêtes du monde, dit Taffy. C'est un homme très gentil. Pourquoi lui avez-vous mis de la boue plein les cheveux ? Lavez-le ! »

Personne ne dit rien pendant un long moment, puis le Chef Principal se mit à rire ; puis l'Étranger (lui au moins c'était un Tewara) rit aussi ; puis Tegumai rit, si fort qu'il tomba à plat sur la rive ; puis toute la Tribu rit encore, davantage, plus fort. Les seules personnes qui ne riaient pas, c'était Teshumai Tewindrow et les autres Dames Néolithiques. Elles furent très polies envers leurs maris et répétèrent « Idiot ! » je ne sais combien de fois. Alors le Chef Principal de la Tribu de Tegumai cria, dit et chanta :

— Ô Petite-Personne-sans-manières-qui-mériterait-une-bonne-fessée, tu as découvert une grande invention !

— Je ne l'ai pas fait exprès ; je voulais seulement le harpon à manche noir de Papa, dit Taffy.

— Peu importe. C'est tout de même une grande invention et un jour les hommes appelleront ça l'écriture. Pour l'instant ce ne sont que des dessins et comme nous avons pu le constater aujourd'hui, les dessins ne sont pas toujours bien compris. Mais un jour viendra, ô enfant de Tegumai, où nous ferons des lettres (vingt-six en tout) et où nous saurons lire et écrire. Alors nous dirons toujours exactement ce que nous aurons à dire, sans aucune erreur. Que les Dames Néolithiques lavent les cheveux de l'Étranger !

— Eh bien, j'en suis ravie, dit Taffy, car après tout, bien que vous ayez apporté tous les harpons de la Tribu de Tegumai, vous avez oublié le harpon à manche noir de mon Papa.

Alors le Chef Principal cria, dit et chanta :

— Chère Taffy, la prochaine fois que tu écriras une lettre dessin, confie-la plutôt à un homme qui parle notre langue pour qu'il puisse en expliquer le sens. Ça ne me gêne pas car je suis le Chef Principal, mais c'est très mauvais pour le reste de la Tribu de Tegumai et comme tu le vois, ça surprend les étrangers.

Ils accueillirent l'Étranger (un authentique Tewara de Tewar) au sein de la Tribu de Tegumai car c'était un monsieur et il n'avait pas fait tout un plat de la boue que les Dames Néolithiques lui avaient mise dans les cheveux. Mais depuis ce jour (et ce doit être à cause de Taffy) très peu de petites filles aiment apprendre à lire et à écrire. La plupart préfèrent dessiner ou jouer avec leurs Papas comme Taffy.

Un chemin passe à Merrow Down
– Aujourd'hui sentier plein d'herbe —
À une lieue de Guilford Town
Franchie la rivière Wey.

Là, jadis, les Bretons en entendant tinter
Les grelots des chevaux, se préparaient en hâte,

Et partaient au galop voir les noirs Phéniciens
Sur la route de l'Ouest charrier leurs marchandises.

C'est en ces lieux qu'ils s'assemblaient – ou les parages —
Pour s'y entretenir des choses de leur race,
Y troquer contre des grains le jais de Whitby,
L'étain contre de gais colliers de coquillages.

C'est bien avant ce temps, à l'époque lointaine
Où les bisons laineux parcouraient la région,
Que Taffimai et son papa avaient gravi
Cette colline, afin d'y fixer leur demeure.

À Broadstonebrook, alors, bâtissaient des castors
Faisant du site de Bramley un marécage,
Et de Shere, sans nul doute, il venait des ours
Pour guetter Taffy sur le site de Shamley.

La Wey, que Taffimai avait nommée Waggai,
Était alors six fois plus large qu'aujourd'hui,
Et tous les gens de la tribu de Tegumai
Gravèrent en ce temps une noble figure.

9. Comment l'alphabet fut fait

(How the Alphabet was Made)

La semaine après que Taffimai Metallumai (mais nous continuerons à l'appeler Taffy, ma Mieux-Aimée) eut commis cette petite erreur au sujet du harpon de son papa et le l'Étranger et la lettre-dessin et tout, elle retourna pêcher la carpe avec son papa. Sa maman voulait qu'elle reste à la maison pour l'aider à étendre des peaux à sécher sur les grands poteaux devant leur Caverne Néolithique, mais Taffy se glissa dehors en catimini dès le petit jour pour rejoindre son papa, et ils se mirent à pêcher.

Tout à coup, elle se mit à rire toute seule et son papa dit :

— Ne fais pas l'idiote, fillette.

— Mais c'était si drôle ! dit Taffy. Ne vous rappelez-vous pas comment le Chef Principal gonflait ses joues, et comme le gentil Étranger était amusant avec la boue dans ses cheveux ?

— Si, dit Tegumai, j'ai du payer deux peaux de cerfs — les plus douces avec des franges — à l'Étranger pour ce que nous lui avons fait.

— *Nous* n'avons rien fait, dit Taffy, c'est Maman et les autres Dames Néolithiques — et la boue.

— Ne parlons plus de cela, dit son Papa, mangeons.

Taffy prit un os à moelle et s'assit, tranquille, comme une souris, pendant dix grandes minutes, tandis que son Papa faisait des égratignures sur des morceaux d'écorce de bouleau avec une dent de requin. Puis elle dit :

— Papa, j'ai pensé à un secret surprise. Faites un bruit — n'importe lequel.

— *Ah* ! fit Tegumaï. Cela ira-t-il pour commencer ?

— Oui, dit Taffy. Vous avez l'air d'une carpe, la bouche ouverte. Répétez-le, je vous en prie.

— *Ah* ! *Ah* ! *Ah* ! dit son père. Tâchez d'être polie, ma fille.

— Je n'ai pas envie d'être impolie, sûr de vrai, dit Taffy. C'est pour mon secret surprise. Dites ah, je vous en prie, Papa, et gardez la bouche ouverte, et prêtez-moi cette dent. Je vais dessiner une bouche de carpe grande ouverte.

— Pour quoi faire ? dit son papa.

— Vous ne voyez pas ? dit Taffy, en se mettant à graver sur l'écorce. Ce sera notre petit secret surprise. Quand je dessinerai une carpe avec la bouche ouverte, sur la suie, au fond de notre grotte — si cela ne fait rien à Maman —, cela vous rappellera ce bruit de « *ah* ». Alors nous pourrons jouer au jeu que c'est moi qui vous saute dessus la nuit et qui vous fait peur avec ce bruit comme j'ai fait près du marais-aux-castors, l'hiver dernier.

— Vraiment ? dit son papa sur le ton des grandes personnes quand elles écoutent pour de bon. Continue, Taffy.

— Oh ! flûte, dit-elle. Je ne peux pas dessiner une carpe tout entière, mais je peux dessiner quelque chose qui ressemble à une bouche de carpe. Vous savez bien, quand elles se tiennent debout sur la tête en train de fouiller dans la vase ? Eh bien voici une carpe ou tout comme (on peut se figurer que le reste est dessiné). Tenez, voici sa bouche, et cela veut dire *ah*. Et elle dessina ceci.

(1) A (une bouche de carpe tête en bas)

— Ce n'est pas mal, dit Tegumai, et il se mit aussi à gratter sur son écorce de bouleau. Mais tu as oublié le barbillon qui lui pend en travers de sa bouche.

— Mais je ne sais pas dessiner, papa.

— Tu n'as pas besoin de dessiner autre chose que l'ouverture de sa bouche et le barbillon en travers. Nous saurons alors que c'est une carpe, puisque ni les perches ni les truites n'ont d'antennes. Regarde, Taffy. Et il dessina ceci.

(2) A (une bouche de carpe, tête en bas, avec un petit barbillon en travers)

— Maintenant je vais le copier, dit Taffy. Comprendrez-vous ça lorsque vous le verrez ? Et elle dessina ceci.

(3) A

— Parfaitement, dit son papa. Et je serai aussi surpris, n'importe où je le verrai, que si tu sautais de derrière un arbre en criant « *ah* ! »

— Maintenant, faites un autre bruit, dit Taffy, très fière.

— *Yah* ! dit son papa, très fort.

— H'm ! dit Taffy, ça c'est un bruit mêlé. La fin est le « *ah* » de la bouche de carpe ; mais que faire du début ? *Yer-Yer-Yer* et *Ah* ! *Yah* !

— C'est vraiment comme le bruit de la bouche de carpe. Dessinons une autre partie de la carpe et joignons-les, dit son Papa. Il était lui aussi très intéressé.

— Non. S'ils sont joints, j'oublierai. Dessinez-les séparément. Dessinez sa queue. Comme elle se tient debout sur la tête, la queue vient en premier. D'un autre côté, je crois que les queues sont plus faciles à dessiner, dit Taffy.

— Bonne idée, voici une queue de carpe pour le bruit *Yer*. Et il dessina ceci.

(4) Y (une queue de carpe dressée)

— À moi d'essayer, maintenant, dit Taffy. Rappelez-vous que je ne sais pas dessiner comme vous, Papa. Cela ira-t-il si je dessine seulement la partie fendue de la queue et un bâton vers le bas pour rejoindre ? Et elle dessina ceci.

(5) Y

Son papa hocha la tête, et ses yeux brillaient d'excitation.

— C'est superbe, dit-elle. Maintenant, faites un autre bruit, Papa.

— *Oh* ! fit son papa, avec une grosse voix.

— C'est très facile, dit Taffy. Vous ouvrez la bouche toute ronde comme un œuf ou un galet. Alors un œuf ou un galet seront très bien pour ce bruit-la.

— Mais on ne peut pas toujours trouver un œuf ou un galet. Gravons un rond un peu comme cela. Et il dessina ceci.

(6) O

— Ma parole ! dit Taffy, nous avons fait une belle quantité de bruits-dessins — une bouche de carpe et une queue de carpe et un œuf ! Maintenant, faites un autre bruit, Papa.

— *Ssh* ! dit son papa, en fronçant les sourcils. Mais Taffy était trop excitée pour y faire attention.

— C'est très facile, dit elle, en grattant sur l'écorce de bouleau.

— Hé quoi ? dit son papa. Je voulais dire que je réfléchissais et que je ne voulais pas être dérangé.

— C'est le même bruit, Papa. Le bruit que fait un serpent quand il réfléchit et qu'il ne veut pas être dérangé. Alors faisons un serpent pour le bruit *Ssh*. Cela conviendra. Et elle dessina ceci.

(7) S

Voilà. C'est un autre secret-surprise. Quand vous dessinerez un serpent siffleur à la porte de votre petite arrière-Caverne où vous ramendez vos harpons, je saurai que vous penser durement et j'entrerai plus doucement qu'une souris. Et si vous le dessinez sur un arbre près de la rivière quand vous pêchez, je comprendrai que vous voulez que je marche très beaucoup plus légèrement qu'une souris pour ne pas faire trembler la rive.

— Parfaitement vrai, dit Tegumai. Et il y a plus dans ce jeu que tu ne penses. Taffy, chérie, il me semble que la fille de ton papa a trouvé la chose la plus importante depuis que la Tribu de Tegumai a commencé à utiliser les dents de requin au lieu des silex pour les dents des harpons. Je crois que nous avons découvert le grand secret du monde.

— Pourquoi ? dit Taffy, et ses yeux brillaient d'excitation.

— Je vais te montrer, dit son papa. Comment dit-on eau dans la langue de Tegumai ?

— *Ya*, bien sûr, et c'est aussi rivière — comme Wagai-*ya* — la rivière Wagai.

— Comment appelles-tu l'eau qui te donne la fièvre quand tu en bois — l'eau noire — l'eau des marais ?

— *Yo*, naturellement.

— Maintenant regarde, dit son papa, suppose que tu trouves cela gravé à côté d'une flaque dans le marais-aux-castors. Et il dessina ceci.

(8) Y O

— Queue de carpe et œuf rond. Deux bruits mêlés ! *Yo*, mauvaise eau, dit Taffy. Bien sûr, je ne boirais pas cette eau parce que je saurai vous avez dit que c'était mauvais.

— Mais je n'ai pas du tout besoin de rester près de cette eau. Je pourrais être à des milles de là, à chasser, et pourtant…

— Et pourtant ce serait comme si vous étiez là à dire : Va-t'en, Taffy, ou tu va attraper la fièvre ! Tout ça dans une queue de carpe et un œuf tout rond ! O Papa, il faut tout de suite aller le dire à Maman ! Et Taffy se mit à danser autour de lui.

— Pas encore, dit son papa. Il faut d'abord pousser les choses un peu plus loin. Voyons, *yo*, c'est l'eau mauvaise, mais *so*, c'est la nourriture cuite sur le feu, n'est-ce pas ? Et il dessina ceci.

(9) S O

— Oui, serpent et œuf, dit Taffy. Cela veut dire que le dîner est prêt. En voyant cela gravé sur un arbre, vous saurez qu'il est temps de rentrer à la Caverne. Et moi aussi.

— Mon petit bout'chou ! dit Tegumai. C'est vrai aussi. Mais attends une minute, j'entrevois une difficulté. *So* veut dire « viens dîner » mais *sho* signifie les poteaux où nous étendons les peaux à sécher.

— Horribles vieux poteaux ! dit Taffy. Je déteste aider à étendre dessus ces peaux lourdes, chaudes et poilues. Si vous dessiniez un serpent et un œuf, et que je prenne cela pour le diner, et qu'en sortant de la forêt je découvre qu'il faut aider Maman à étendre deux peaux sur ces poteaux, qu'est ce que je ferais ?

— Tu serais bien attrapée. Et Maman aussi. Nous devons faire un nouveau dessin pour *sho*. Il faut dessiner un serpent tacheté qui sifflerait *sh-sh* et un serpent sans taches qui sifflerait seulement *ssss*.

— Je suis pas sûre de savoir comment faire des taches, dit Taffy. Et p't'être que vous-même, si vous étiez pressé, vous pourriez les oublier, et je croirais que c'est *so* alors que ce serait *sho*, et Maman m'attraperait tout pareil. *Non* ! Je pense qu'il faut mettre le portrait de ces affreux grands poteaux eux-mêmes, pour être tout à fait sûrs. Je vais le mettre juste après le serpent-siffleur. Regardez ! Et elle dessina ceci.

(10) S H O

— C'est sans doute plus sûr. Cela ressemble bien à nos vieux poteaux, en tous cas, dit son papa en riant. Maintenant je vais faire un nouveau bruit avec un bruit-serpent et un bruit-poteaux dedans. Cela se dira *shi*. C'est le mot Tegumai pour harpon, Taffy. Et il se mit à rire.

— Ne vous moquez pas de moi, dit Taffy en repensant à sa lettre-dessin et à la boue dans les cheveux de l'Étranger. Dessinez-le, Papa.

— Pas de castors ni de montagne cette fois, hein ? Je vais juste dessiner un trait droit pour mon harpon. Et il dessina ceci.

(11) S H I

— Sur ma vie, même ta Maman ne pourrait s'y tromper.

— S'il vous plaît, non, Papa. Cela m'embête. Faites encore d'autres bruits. Cela marche de belle façon.

— Er-hm ! dit Tegumai en levant les yeux. Disons *shu*. Cela veut dire ciel.

Taffy dessina le serpent et le vieux poteau, puis elle s'arrêta.

— Il faut trouver un nouveau dessin pour le son de la fin, n'est-ce pas ?

— *Shu-shu-u-u-u* ! dit son papa. Pourquoi ? C'est juste le son de l'œuf rond en plus pointu.

— Alors supposons que nous dessinions un œuf pointu, nous prétendrons qu'il s'agit d'une grenouille qui n'a rien mangé depuis des années.

— No-on ! dit son papa. Si nous le dessinons en hâte, nous pourrions le confondre avec l'œuf rond lui-même. *Shu-shu-shu* ! Je vais vous dire ce que nous allons faire. Nous allons ouvrir un petit trou au bout de l'œuf rond pour montrer comment le bruit *o* sort tout pointu, *ooo-oo-oo*. Comme ça. Et il dessina ceci.

(12) U

— Oh ! Ç'est si mignon ! Bien mieux qu'une grenouille maigre. Continuons, dit Taffy, en prenant sa dent de requin.

Son papa continua à dessiner, et sa main tremblait d'excitation. Il continua jusqu'à ce qu'il eût dessiné ceci.

(13) S H U Y A

— Ne regarde pas en l'air, Taffy, dit-il. Essaye de trouver ce que cela veut dire en Tegumai. Si tu y arrives, nous aurons trouvé le Secret.

— Serpent — poteaux — œuf cassé — queue de carpe et bouche de carpe, dit Taffy. *Shu-ya*, eau du ciel (pluie).

À ce moment, une goutte tomba sur sa main, car le ciel s'était couvert.

— Mais, Papa, il pleut. Est-ce cela que vous vouliez me dire ?

— Naturellement, dit son papa. Et je te l'ai dit sans prononcer un mot, n'est-ce pas ?

— Tout de même, je crois bien que je m'en s'rais aperçue dans une minute, la goutte de pluie me l'a montré. Je m'en souviendrai toujours à présent. *Shu-ya* veut dire pluie, ou « Il va pleuvoir ». Oh, Papa ! Elle se leva et se mit à danser autour de lui.

— Si un matin vous sortez avant que je sois réveillée, et que vous graviez *shu-ya* dans la suie du mur, je saurais qu'il va pleuvoir et je prendrais mon capuchon en peau de castor. C'est Maman qui sera surprise !

Tegumai se leva et se mit à danser (les papas ne se soucient pas de faire ce genre de choses de nos jours).

— Plus que ça ! Plus que ça ! dit-il. S'pose que je veuille te dire qu'il ne pleut plus et qu'il faut que tu descendes à la rivière, que dessinerons-nous ? Dit les mots en Tegumai.

— S*hu-ya-las, ya maru* (l'eau du ciel cesse, à la rivière viens). Il y a un tas de nouveaux sons ! Je ne vois pas comment les dessiner.

— Moi je vois ! Moi je vois ! dit Tegumai. Juste une minute, Taffy, et cela sera assez pour aujourd'hui. Nous avons *shu-ya* n'est-ce pas ? Mais ce *las* est énervant. *La-la-la* ! et il agita sa dent de requin.

— Il y a le serpent siffleur à la fin et la bouche de carpe devant le serpent — *as-as-as*. Nous voulons seulement *la-la*.

— Je sais, mais il faut le fabriquer ce *la-la*, et nous sommes les premières personnes dans le monde à essayer de le faire, Taffimai !

— Bon, dit Taffy en baillant, car elle était plutôt fatiguée. *Las* veut dire cassé, achevé ou aussi bien fini, s'pas ?

— Oui, c'est cela, dit Tegumai. *Ya-las* signifie qu'il n'y a plus d'eau dans le réservoir de ta Maman pour cuisiner — juste au moment où je vais partir chasser, en général.

— Et *shi-las* veut dire que votre harpon est cassé, s'pas ? Si seulement j'avais pensé à ça au lieu de dessiner ces bêtes images de castors pour l'Étranger !

— *La* ! *La* ! *La* ! dit Tegumai en agitant son bâton et en fronçant des sourcils. Oh ! Ce que c'est embêtant !

— J'aurais pu dessiner *shi* très facilement, continua Taffy. Après j'aurais dessiné votre harpon tout cassé, comme cela. Et elle dessina ceci.

(14) L

— C'est cela même, dit Tegumai. C'est le *la* qu'il fallait. Cela ne ressemble à aucun des autres signes. Et il dessina ceci :

(15) L A S

— Maintenant pour *ya*. Oh, nous l'avons déjà. Il reste *maru*. *Mum-mum-mum*. Ce *mum* fait fermer la bouche, s'pas ? Nous allons dessiner une bouche fermée, comme cela. Et il dessina ceci.

(16) m (un trait ondulé évoquant une bouche fermée)

— Ajoutons la bouche de carpe ouverte, cela fait *ma-ma-ma* ! Mais comment s'en sortir avec ce bruit-*rrrr*, Taffy ?

— Cela sonne rugueux et énervé, comme votre scie à dents de requin quand vous coupez une planche pour le canoë, dit Taffy.

— Tu veux dire pointu au bord, comme cela ? Et il dessina ceci.

(17) r r r r (des dents de scie)

— Z'actement, dit Taffy. Mais il n'y a pas besoin de toutes ces dents, mettez-en juste deux.

— Je n'en mettrais qu'une, dit Tegumai. Si notre jeu devient ce que je crois qu'il deviendra, plus simple nous ferons nos images-bruits, mieux ce sera pour tout le monde. Et il dessina ceci.

(18) r

— Cette fois nous le tenons, dit Tegumai en se tenant sur une jambe. Je vais tous les dessiner enfilés sur une ligne comme des poissons.

— Ce serait mieux de placer un petit morceau de bâton ou d'autre chose entre chaque mot, pour les empêcher de se cogner et de se frotter, comme pour les carpes ?

— Oh ! Je laisserai un petit espace pour cela, dit son papa. Et il les dessina tous d'un seul coup, la main tremblant d'excitation, sur un grand morceau tout neuf d'écorce de bouleau.

(19) S H U Y A L A S Y A m A r U

— *Shu-ya-las ya-maru*, dit Taffy en épelant un son après l'autre.

— C'est assez pour aujourd'hui, dit Tegumai. D'ailleurs tu es fatiguée, Taffy. Cela ne fait rien. Nous finirons tout cela demain et on se rappellera de nous pendant des années et des années après que tous ces grands arbres que tu peux voir soient réduits en bois de chauffage.

Alors ils rentrèrent à la Caverne Néolithique et toute la soirée, son papa assis d'un côté du feu et Taffy assise de l'autre, ils dessinèrent des *ya* et des *yo* et des *shu* et des *shi* dans la suie sur le mur et rirent bêtement, tant et si bien que Maman finit par dire : « Vraiment Tegumai ! Tu es pire que ma Taffy ! »

— S'il vous plait, ne faites pas attention, Maman chérie, dit Taffy. Ce n'est que notre petit secret-surprise, et nous vous raconterons tout à son propos dès qu'il sera terminé. Mais s'il vous plait, ne me demandez rien maintenant sinon je vous dirai tout.

Sa maman se le tint pour dit ; et dès le matin, Tegumai, tout guilleret, descendit à la rivière pour penser très dur à de nouveaux bruits-dessins, et quand Taffy se leva elle vit *ya-las* (l'eau est finie ou s'échappe) tracé à la craie sur la grande citerne de pierre devant la Caverne.

— Um, dit Taffy. Ces bruits-dessins sont un peu ennuyeux. Papa aurait tout aussi bien pu venir ici lui-même pour me dire de puiser de l'eau pour la cuisine de Maman.

Elle alla à la cascade derrière la maison et remplit la citerne en se servant d'un seau d'écorce. Ensuite elle fila jusqu'à la rivière et tira l'oreille gauche de son papa — elle pouvait le faire lorsqu'elle avait été sage.

— Maintenant, viens, nous allons dessiner tous les bruits-dessins qui restent à faire, dit son papa. Et ils passèrent toute la journée la dessus, avec un beau déjeuner au milieu, et deux belles parties de gambades. Quant ils arrivèrent à « T », Taffy déclara que son nom et celui de son Papa et celui de sa Maman commençaient tous par ce son, alors ils dessineraient une sorte de groupe de famille se tenant par la main. Cela se passa très bien les deux ou trois premières fois, mais après six ou sept dessins, Taffy et Tegumai griffonnèrent de plus en plus, et à la fin le son T devint un Tegumai tout maigre avec les bras étendus pour tenir Taffy et Teshumai. Vous pouvez voir à peu près comment cela se passa en regardant les trois dessins.

(20) (trois silhouettes, la plus grande au milieu, entre une petite et une moyenne)

(21) (une grande silhouette avec deux minuscules au bout des bras étendus)

(22) T

Plusieurs des autres dessins étaient beaucoup trop beaux au commencement, surtout ceux d'avant le déjeuner, mais à force d'être faits et refaits sur l'écorce de bouleau, ils devenaient plus simples et plus faciles, tellement qu'à la fin Tegumai lui-même convint qu'on ne pouvait rien leur reprocher. Ils tournèrent le

serpent siffleur de l'autre côté pour le son Z, histoire de montrer qu'il sifflait, retourné, d'une façon douce et engageante.

(23) Z

Ils se contentèrent d'un petit tortillon[1] pour « e » parce qu'il revenait souvent dans les dessins.

(24) e

Ils firent des portraits du Castor sacré des Tegumais pour le son B[2].

(25, 26, 27, 28) B

Comme c'était un vilain bruit de nez, ils dessinèrent des nez pour le son N, jusqu'à en être fatigués.

(29) N

Ils firent la gueule du gros brochet de lac pour le son *Ga* qui est un bruit gourmand.

(30) G

Ils redessinèrent la gueule du brochet avec un harpon en travers pour *Ka*, qui gratte et pique.

(31) K

Ils dessinèrent un petit coin sinueux de la rivière Wagai, pour le joli son sinueux *Wa*.

---

[1] Gigon (néologisme) dans les traductions habituelles.

[2] Castor se dit « Beaver » en anglais.

(32, 33) W

Et ainsi de suite et toujours, jusqu'à ce qu'ils eussent fait et dessiné tous les bruits-images dont ils avaient besoin, et l'Alphabet fut au complet.

Et après des milliers et des milliers et des milliers d'années, et après les Hiéroglyphiques, Démotiques, Nilotiques, Cryptiques, et Coufiques, Runiques, Doriques, et Ioniques, et toutes les sortes d'autres riques et tiques (parce que les Woons, et les Négus, et les Akhoonds, et les Dépositaires de la Tradition ne laissent jamais une bonne chose tranquille quand ils l'ont vue), le bon vieil alphabet facile et compréhensible — A, B, C, D, E et le reste — a repris sa forme d'autrefois pour que toutes les Mieux-Aimées puissent l'apprendre facilement quand elles sont assez grandes.

Mais moi, je me rappelle Tegumai Bopsulai, et Taffimai Metallumai et Teshumai Tewindrow, sa Maman chérie, et tous les jours des Temps Anciens et Reculés. Et c'était ainsi — juste ainsi— il y a un peu de temps — sur les rives de la grande rivière Wagai !

De toute la tribu de Tegumai
Aucun de ceux qui ont gravé ces figures ne reste,
Sur Merrow Down crient les coucous
Le silence et le soleil demeure.

Mais quand reviendront les années fidèles
Et que chanteront à nouveau les cœurs sans blessures,
Taffy viendra danser dans les fougères
Pour conduire encore le printemps du Surrey.

Son front est ceint de crosses de fougères,
Et ses bouclettes dorées d'elfe volettent par-dessus
Ses yeux brillent comme des diamants

Et sont plus bleus que le ciel au-dessus.

Dans ses mocassins, sous son manteau de daim
Sans crainte, libre et joyeuse elle se promène
Et illumine la légère brume des sous-bois
Pour montrer à son Papa où ses pas l'emmènent

De loin, oh très loin en arrière
Si loin qu'elle ne peut pas l'appeler
Tegumai vient seul pour trouver
La fillette qui était toute a lui.

10. Le Crabe qui jouait avec la mer

(The Crab that Played with the Sea)

Avant les Temps Anciens et Reculés, ô ma Mieux-Aimée, fut le Temps des Tout Commencements ; et c'est à cette époque que le Doyen des Magiciens prépara les Choses. Tout d'abord, il prépara la Terre puis il prépara la Mer, puis il annonça à tous les Animaux qu'ils pouvaient sortir jouer. Et les Animaux dirent :

— Ô Doyen des Magiciens, à quoi allons-nous jouer ?

Et il dit :

— Je vais vous montrer.

Il prit l'Éléphant, Le-Seul-Éléphant-qu'il-y-avait, et lui dit :

— Joue à être un Éléphant.

Et Le-Seul-Éléphant-qu'il-y-avait joua.

Il prit le Castor, Le-Seul-Castor-qu'il-y-avait, et lui dit :

— Joue à être un Castor.

Et Le-Seul-Castor-qu'il-y-avait joua.

Il prit la Vache, La-Seule-Vache-qu'il-y-avait, et lui dit :

— Joue à être une Vache.

Et La-Seule-Vache-qu'il-y-avait joua.

Il prit la Tortue, La-Seule-Tortue-qu'il-y-avait, et lui dit :

— Joue à être une Tortue.

Et La-Seule-Tortue-qu'il-y-avait joua.

Un par un il prit toutes les bêtes, les oiseaux et les poissons, et leur dit à quoi il fallait jouer.

Mais vers le soir, à l'heure où les gens et les choses se sentent nerveux et fatigués, s'en vint l'Homme. (Avec sa Petite Fille Chérie à lui ?) Oui, avec sa Petite Fille Chérie Mieux-Aimée à lui assise sur ses épaules, et il dit :

— Quel est ce jeu, Doyen des Magiciens ?

Et le Doyen des Magiciens dit :

— Ho ! Fils d'Adam, c'est le jeu du Tout Commencement, mais tu es trop malin pour ce jeu.

Et l'Homme salua et dit :

— Oui, je suis trop malin pour ce jeu, mais veille à ce que tous les Animaux m'obéissent.

Or, tandis qu'ils conversaient, Pau Amma le Crabe qui était le prochain à entrer en jeu déguerpit en marchant de côté et pénétra dans la mer en se disant :

— Je jouerai mon jeu tout seul en eau profonde et je n'obéirai jamais à ce fils d'Adam.

Nul ne le vit partir, hormis la Petite Fille Chérie, penchée sur l'épaule de l'Homme. Et le jeu se poursuivit jusqu'à ce que tous les Animaux eussent reçu des ordres, alors le Doyen des

Magiciens essuya la fine poussière qu'il avait sur les mains et se mit à courir le monde pour voir comment jouaient les Animaux.

Il alla au Nord, ma Mieux-Aimée, et il trouva Le-Seul-Éléphant-qu'il-y-avait creusant avec ses défenses et tapant du pied sur la belle terre neuve et toute propre qu'on lui avait préparée.

— Kun ? dit Le-Seul-Eléphant-qu'il-y-avait, ce qui signifie : « Est-ce bien ? »

— Payah kun, dit le Doyen des Magiciens, ce qui signifie : « C'est très bien. »

Et il souffla sur les grands rochers et les monticules de terre que Le-Seul-Éléphant-qu'il-y-avait avait rejetés et ils devinrent les grandes Montagnes Himalayennes. Tu peux les repérer sur la carte.

Il alla à l'Est et trouva La-Seule-Vache-qu'il-y-avait se nourrissant dans un pré qu'on lui avait préparé, et d'un seul coup de langue elle enveloppait une forêt entière, puis elle l'avalait et s'asseyait pour ruminer.

— Kun ? dit La-Seule-Vache-qu'il-y-avait.

— Payah kun, dit le Doyen des Magiciens.

Et il souffla sur la parcelle nue où elle avait mangé et sur l'endroit où elle s'était assise, et l'une devint le grand Désert Indien, l'autre le Désert du Sahara. Tu peux les repérer sur la carte.

Il alla à l'Ouest et trouva Le-Seul-Castor-qu'il-y-avait construisant un barrage en travers des embouchures des larges rivières qu'on lui avait préparées.

— Kun ? dit Le-Seul-Castor-qu'il-y-avait.

— Payah kun, dit le Doyen des Magiciens.

Et il souffla sur les arbres abattus et sur l'eau tranquille et ils devinrent les Everglades de Floride. Tu peux les repérer sur la carte.

Puis il alla au Sud et trouva La-Seule-Tortue-qu'il-y-avait grattant de ses nageoires le sable qu'on lui avait préparé, et le sable et les rochers tourbillonnèrent dans les airs et retombèrent au loin dans la mer.

— Kun ? dit La-Seule-Tortue-qu'il-y-avait.

— Payah kun, dit le Doyen des Magiciens.

Et il souffla sur le sable et les rochers, là où ils étaient tombés dans la mer, et ils devinrent les splendides îles de Bornéo, des Célèbes, de Sumatra, de Java et du reste de la Malaisie. Tu peux toutes les repérer sur la carte !

Bientôt, le Doyen des Magiciens rencontra l'Homme sur les rives du Fleuve Perak et dit :

— Ho ! Fils d'Adam, tous les Animaux t'obéissent-ils ?

— Oui, dit l'Homme.

— Toute la terre t'obéit-elle ?

— Non, dit l'Homme. Une fois par jour et une fois par nuit la Mer remonte le Fleuve Perak et refoule l'eau douce dans la forêt, si bien que ma maison est mouillée ; une fois par jour et une fois par nuit, elle descend le fleuve et entraîne toute l'eau avec elle, si

bien qu'il ne reste plus que de la boue et ma pirogue chavire. Est-ce là le jeu auquel tu lui as demandé de jouer ?

— Non, dit le Doyen des Magiciens. C'est un jeu nouveau et mauvais.

— Regarde ! dit l'Homme, et comme il parlait, la grande Mer arriva à l'embouchure du Fleuve Perak, faisant refluer le fleuve jusqu'à submerger toutes les sombres forêts sur des miles et des miles, et inonder la maison de l'Homme.

— Ce n'est pas normal. Mets ta pirogue à l'eau et nous verrons bien qui joue avec la Mer, dit le Doyen des Magiciens.

Ils montèrent en pirogue ; la Petite Fille Chérie vint avec eux ; et l'Homme prit son kriss, un poignard incurvé et ondulé avec une lame comme une flamme ; et ils partirent sur le Fleuve Perak. Alors la Mer se mit à reculer de plus en plus vite et la pirogue fut aspirée hors de l'embouchure du Fleuve Perak, passé Selangor, passé Malacca, passé Singapour, de plus en plus loin jusqu'à l'île de Bintang, comme si on la tirait avec une ficelle.

Alors, le Doyen des Magiciens se leva et cria :

— Ho ! Bêtes, oiseaux et poissons que j'ai pris en main au Tout Commencement et à qui j'ai appris le jeu que vous deviez jouer, lequel d'entre-vous joue avec la Mer ?

Alors, toutes les bêtes, les oiseaux et les poissons dirent ensemble : « Doyen des Magiciens, nous jouons le jeu que tu nous as demandé de jouer, à nous et aux enfants de nos enfants. Mais aucun de nous ne joue avec la Mer. »

Alors la Lune se leva, ronde et pleine, au-dessus de l'eau, et le Doyen des Magiciens dit au vieil homme bossu qui est assis sur la Lune à filer une ligne avec laquelle il espère un jour pêcher le

Monde : « Ho ! Pêcheur de la Lune, est-ce toi qui joues avec la Mer ? »

— Non, dit le Pêcheur. Je file une ligne avec laquelle un jour je pêcherai le Monde, mais je ne joue pas avec la Mer.

Et il continua de filer sa ligne.

Or, il y a également là-haut dans la Lune un Rat qui ne cesse de ronger la ligne du vieux Pêcheur à mesure qu'il la file, et le Doyen des Magiciens lui dit : « Ho ! Rat de la Lune, est-ce toi qui joues avec la Mer ? »

Et le Rat dit :

— Je suis trop occupé à ronger la ligne que file ce vieux Pêcheur. Je ne joue pas avec la Mer.

Et il continua de ronger la ligne.

Alors la Petite Fille Chérie leva ses petits bras à la peau brune et douce avec de beaux bracelets de coquillages blancs et dit :

— Ô Doyen des Magiciens ! Quand mon père que voici parlait avec vous au Tout Commencement et que je me suis penchée sur son épaule tandis que les bêtes apprenaient leurs jeux, une bête s'est enfuie dans la Mer comme une vilaine avant que vous lui ayez appris son jeu.

Et le Doyen des Magiciens dit :

— Grande est la sagesse des petits enfants qui voient et ne disent rien ! À quoi ressemblait cette bête ?

Et la Petite Fille Chérie dit :

— Elle était ronde et plate, et ses yeux poussaient sur des tiges et elle marchait de côté, comme ceci, et elle portait une forte armure sur le dos.

Et le Doyen des Magiciens dit :

— Grande est la sagesse des petits enfants qui parlent vrai ! Maintenant, je sais où est allé Pau Amma. Donne-moi la pagaie !

Il prit donc la pagaie, mais il ne fut pas nécessaire de pagayer car l'eau coula régulièrement devant toutes les îles, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit nommé Pusat-Tasek, le Cœur de la Mer, où se trouve le grand trou qui conduit au centre du monde, et dans ce trou pousse l'Arbre Merveilleux, Pauh Janggi, qui porte les magiques noix-jumelles. Alors, le Doyen des Magiciens plongea son bras jusqu'à l'épaule dans l'eau profonde et chaude, et sous les racines de l'Arbre Merveilleux il sentit le dos large de Pau Amma le Crabe. À ce contact, Pau Amma s'enfonça et toute la Mer monta comme l'eau monte dans une bassine lorsqu'on y plonge la main.

— Ah ! dit le Doyen des Magiciens. Maintenant, je sais qui joue avec la Mer.

Et il s'écria :

— Que fais-tu, Pau Amma ?

Et Pau Amma, tout au fond en dessous, répondit :

— Une fois par jour et une fois par nuit je sors chercher à manger. Une fois par jour et une fois par nuit je reviens. Fichez-moi la paix.

Alors, le Doyen des Magiciens dit :

— Écoute, Pau Amma. Lorsque tu sors de ta caverne, les eaux de la Mer se déversent dans Pusat-Tasek, et toutes les rives de toutes les îles se retrouvent nues et les petits poissons meurent, et Rajah Moyang Kaban, le Roi des Éléphants, a les pattes couvertes de boue. Lorsque tu retournes t'installer dans Pusat-Tasek, les eaux de la Mer montent et la moitié des petites îles sont noyées et la maison de l'Homme est inondée et Rajah Abdullah, le Roi des Crocodiles, a la bouche pleine d'eau salée.

Alors Pau Amma, tout au fond en dessous, rit et dit :

— Je ne savais pas que j'étais si important. Désormais, je sortirai sept fois par jour et les eaux ne seront jamais tranquilles.

Alors, le Doyen des Magiciens dit :

— Je ne peux pas te faire jouer le jeu auquel tu devais jouer, Pau Amma, car tu m'as échappé au Tout Commencement, mais si tu n'as pas peur, monte et nous en parlerons.

— Je n'ai pas peur, dit Pau Amma.

Et il monta jusqu'au sommet de la Mer au clair de lune. Il n'y avait personne au monde d'aussi gros que Pau Amma car c'était le Crabe Roi de tous les Crabes. Pas un Crabe ordinaire, mais un Crabe Roi. Un côté de sa grande carapace touchait la rive de Sarawak et l'autre touchait la rive de Pahang ; et il était plus haut que la fumée de trois volcans ! En se levant à travers les branches de l'Arbre Merveilleux, il arracha un des grands fruits-jumeaux, la noix magique à double amande qui rend les gens jeunes, et la Petite Fille Chérie la vit danser sur l'eau le long de la pirogue et la récupéra et se mit à en évider la partie moelleuse avec ses petits ciseaux en or.

— Maintenant, dit le Magicien, fais une Magie, Pau Amma, pour montrer que tu es vraiment important.

Pau Amma roula les yeux et remua les pattes, mais il pouvait seulement agiter la Mer, car bien qu'il fût un Crabe Roi, il n'était rien de plus qu'un Crabe, et le Doyen des Magiciens se mit à rire.

— Tu n'es pas si important après tout, Pau Amma, dit-il. À présent, laisse-moi essayer.

Et il fit une Magie avec sa main gauche, juste avec le petit doigt de la main gauche, et voilà-t-il pas, ma Mieux-Aimée, que la dure carapace bleue-verte-noire de Pau Amma tomba comme tombe l'écorce d'une noix de coco, et Pau Amma se retrouva tout mou, comme les petits crabes qu'on trouve parfois sur la plage, ma Mieux-Aimée.

— En effet, tu es très important, dit le Doyen des Magiciens. Dois-je demander à l'Homme que voilà de te découper avec son kris ? Dois-je envoyer chercher Rajah Moyang Kaban, le Roi des Éléphants, qu'il te transperce avec ses défenses ? Ou dois-je appeler Rajah Abdullah, le Roi des Crocodiles, qu'il te morde ?

Et Pau Amma dit :

— J'ai honte ! Rends-moi ma carapace dure et laisse-moi retourner à Pusat-Tasek et je n'en bougerai qu'une fois par jour et une fois par nuit pour chercher à manger.

Et le Doyen des Magiciens dit :

— Non, Pau Amma, je ne te rendrai pas ta carapace car tu deviendras encore plus gros, plus orgueilleux et plus fort, et peut-être oublieras-tu ta promesse et recommenceras-tu à jouer avec la Mer.

Alors Pau Amma dit :

— Que vais-je faire ? Je suis si gros que je peux seulement me cacher dans Pusat-Tasek et si je vais ailleurs, mou comme je suis désormais, les requins et les chiens de mer me mangeront. Et si je vais à Pusat-Tasek mou comme je suis désormais, bien que j'y sois en sûreté, je ne pourrai jamais sortir me chercher à manger et je mourrai.

Alors, il agita ses pattes en se lamentant.

— Écoute, Pau Amma, dit le Doyen des Magiciens. Je ne peux pas te faire jouer le jeu auquel tu devais jouer car tu m'as échappé au Tout Commencement, mais si tu veux, je peux faire de chaque pierre, de chaque trou et de chaque touffe d'herbe dans toutes les mers un Pusat-Tasek très sûr pour toi et tes enfants à tout jamais.

Alors Pau Amma dit :

— C'est bien, mais j'hésite. Regarde ! Voici l'Homme qui t'a parlé au Tout Commencement. S'il n'avait pas accaparé ton attention, je ne me serais pas lassé d'attendre et je ne me serais pas enfui, et tout cela ne serait pas arrivé. Que fera-t-il pour moi, lui ?

Et l'Homme dit :

— Si tu veux, je ferai une Magie afin que l'eau profonde et la terre ferme soient l'une et l'autre un asile pour toi et tes enfants, pour que tu puisses te cacher tant sur terre qu'en mer.

Et Pau Amma dit :

— J'hésite encore. Regarde ! Voici la petite fille qui m'a vu fuir au Tout Commencement. Si elle avait parlé alors, le Doyen des Magiciens m'aurait rappelé et tout cela ne serait pas arrivé. Que fera-t-elle pour moi, elle ?

Et la Petite Fille Chérie dit :

— Cette noix que je mange est bonne. Si tu veux, je ferai une Magie et je te donnerai cette paire de ciseaux très aiguisés et solides afin que toi et tes enfants puissiez manger des noix de coco toute la journée lorsque vous remonterez de la Mer sur la terre, ou bien tu pourras te creuser un Pusat-Tasek avec les ciseaux qui t'appartiendront lorsqu'il n'y aura ni pierre ni trou dans les environs ; et lorsque la terre sera trop dure, à l'aide de ces ciseaux tu pourras même grimper aux arbres.

Et Pau Amma dit :

— J'hésite encore car tout mou comme je suis, ces cadeaux ne me serviront pas. Rends-moi ma carapace, ô Doyen des Magiciens, et je jouerai ton jeu.

Et le Doyen des Magiciens dit :

— Je te la rendrai onze mois de l'année, Pau Amma, mais le douzième mois elle redeviendra molle pour te rappeler, à toi et à tous tes enfants, que je sais faire des Magies et pour te garder modeste, Pau Amma, car je sais que si tu peux courir à la fois sous l'eau et sur la terre, tu deviendras trop téméraire ; et si tu peux grimper aux arbres, casser des noix et creuser des trous avec tes ciseaux, tu deviendras trop gourmand, Pau Amma.

Alors Pau Amma réfléchit un peu et dit :

— Je me suis décidé. J'accepte tous les cadeaux.

Alors, le Doyen des Magiciens fit une Magie de la main droite, avec les cinq doigts de sa main droite, et voilà-t-il pas, ma Mieux-Aimée, que Pau Amma rapetissa et rapetissa de plus en plus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un minuscule crabe vert nageant le long de la pirogue en criant d'une toute petite voix :

— Donne-moi les ciseaux !

Et la Petite Fille Chérie le recueillit au creux de sa petite main brune et l'assit au fond de la pirogue et lui donna ses ciseaux ; alors il les agita dans ses petits bras, les ouvrit, les ferma, les fit claquer, et dit :

— Je peux croquer des noix, briser des coques, creuser des trous. Je peux grimper aux arbres, respirer à l'air libre et trouver un tranquille Pusat-Tasek sous chaque pierre. Je ne savais pas que j'étais si important. Kun ? (Est-ce bien ?)

— Payah kun, dit le Doyen des Magiciens, et il rit et lui donna sa bénédiction ; et le petit Pau Amma sauta rapidement dans l'eau par-dessus le bord de la pirogue ; et il était si petit qu'il aurait pu se cacher à l'ombre d'une feuille morte sur la terre ou d'un coquillage vide au fond de la mer.

— Ai-je bien agi ? dit le Doyen des Magiciens.

— Oui, dit l'Homme. Mais maintenant il faut retourner à Perak et c'est fatigant, à la pagaie. Si nous avions attendu que Pau Amma fût sorti puis rentré à Pusat-Tasek, l'eau nous y aurait portés toute seule.

— Tu es paresseux, dit le Doyen des Magiciens. Donc tes enfants seront paresseux.

Et il leva le doigt en direction de la Lune et dit :

— Ô Pêcheur, voici un Homme trop paresseux pour ramer jusque chez lui. Ramène sa pirogue avec ta ligne, Pêcheur.

— Non, dit l'Homme. Si je dois être paresseux toute ma vie, que la Mer travaille pour moi deux fois par jour à jamais. Cela m'évitera de pagayer.

Le Doyen des Magiciens rit et dit :

— Payah kun (C'est très bien).

Et le Rat de la Lune cessa de ronger la ligne, et le Pêcheur laissa pendre sa ligne jusqu'à ce qu'elle touche la Mer, et il tira toute la Mer Profonde, passé l'île de Bintang, passé Singapour, passé Malacca, passé Selangor, jusqu'à ce que la pirogue s'engouffre de nouveau dans l'embouchure du Fleuve Perak.

— Kun ? dit le Pêcheur de la Lune.

— Payah kun, dit le Doyen des Magiciens. Fais en sorte désormais de tirer la Mer deux fois par jour et deux fois par nuit à jamais afin que les pêcheurs de Malaisie n'aient pas à pagayer. Mais prends garde à ne pas tirer trop fort, sinon je ferai une Magie pour toi comme je l'ai fait pour Pau Amma.

Alors ils remontèrent tous le Fleuve Perak et allèrent se coucher, ma Mieux-Aimée.

Maintenant, écoute et fais attention !

Depuis ce jour jusqu'aujourd'hui, la Lune a toujours tiré la Mer en haut et en bas pour faire ce que nous appelons les marées. Parfois, le Pêcheur de la Mer tire un peu trop fort et alors nous avons des marées de printemps ; et parfois il tire un peu trop doucement et nous avons ce qu'on appelle des mortes-eaux ; mais la plupart du temps, il fait attention, à cause du Doyen des Magiciens.

Et Pau Amma ? Quand tu vas à la plage, tu peux voir que tous les bébés de Pau Amma se font des petits Pusat-Taseks sous chaque pierre et chaque touffe d'herbe dans le sable ; tu les vois agiter leurs petits ciseaux ; et dans certaines parties du monde, ils vivent vraiment sur la terre ferme et ils grimpent aux arbres et mangent des noix de coco, exactement comme l'avait promis la Petite Fille Chérie. Mais une fois l'an, tous les Pau Ammas doivent quitter leur armure solide et devenir mous, pour se rappeler ce dont était capable le Doyen des Magiciens. Voilà pourquoi ce n'est pas bien de tuer ou de chasser les bébés de Pau Amma uniquement parce que le vieux Pau Amma a été bêtement impoli il y a très longtemps.

Hé oui ! Les bébés de Pau Amma détestent qu'on les extirpe de leurs petits Pusat-Taseks pour les rapporter à la maison dans des bocaux à cornichons. Voilà pourquoi ils te pincent avec leurs ciseaux, et c'est bien fait !

11. Le Chat qui allait son chemin tout seul

(The Cat that Walked by Himself)

Ois, écoute et entends bien ; car ceci advint, ceci survint, devint et fut, ô ma Mieux-Aimée, à une époque où les animaux Apprivoisés étaient sauvages. Le Chien était sauvage, le Cheval était sauvage, la Vache était sauvage, le Mouton était sauvage, le Cochon était sauvage, sauvages autant qu'il est possible d'être sauvage, et ils allaient sauvages et solitaires par les Bois Humides et Sauvages. Mais le plus sauvage de tous les animaux sauvages, c'était le Chat. Il allait son chemin tout seul, et pour lui tous les endroits se valaient.

Bien sûr l'Homme était sauvage lui aussi. Il était sauvage à faire peur. Il ne commença vraiment à s'apprivoiser que lorsqu'il rencontra la Femme, elle lui dit qu'elle ne voulait pas vivre comme une sauvage. Elle dénicha pour s'y coucher, au lieu d'un tas de feuilles humides, une jolie Caverne sèche, puis elle répandit du sable propre sur le sol ; elle alluma un bon feu de bois au fond de la Caverne ; elle suspendit une peau de cheval sauvage séchée, la queue en bas, devant l'entrée de la Caverne, puis elle dit :

— Essuie tes pieds quand tu rentres, mon chéri. Désormais nous allons avoir un foyer.

Ce soir-là, ma Mieux-Aimée, ils mangèrent du mouton sauvage rôti sur les pierres chaudes, assaisonné d'ail sauvage et de poivre sauvage ; et du canard sauvage farci de riz sauvage et de fenugrec sauvage et de coriandre sauvage ; et des os à moelle de bœuf sauvage, des cerises sauvages et des passiflores sauvages. Puis l'Homme s'endormit devant le feu, très heureux, mais la Femme resta éveillée à peigner ses cheveux. Elle prit l'os de l'épaule de mouton, la grande omoplate toute plate et en examina les magnifiques marques, puis elle ajouta du bois dans le feu et fit une Magie. Elle fit la Première Magie Chantante au monde.

Dehors, dans les Bois Humides et Sauvages, tous les animaux sauvages s'assemblèrent là où ils pouvaient voir la lumière du feu à grande distance et ils se demandèrent ce que cela signifiait.

Alors Cheval Sauvage piaffa avec son sabot sauvage et dit :

— Ô mes Amis, ô mes Ennemis, pourquoi l'Homme et la Femme ont-ils fait cette grande lumière dans cette grande Caverne, et que devons-nous redouter ?

Chien Sauvage leva son museau sauvage et renifla l'odeur du mouton rôti et dit :

— Je vais aller voir et regarder et dire ; car ça me semble bon. Chat, viens avec moi.

— Nenni ! dit le Chat. Je suis le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent. Je n'irai pas.

— Alors c'en est fini de notre amitié, dit Chien Sauvage.

Et il trottina jusqu'à la Caverne. Mais à peine était-il parti que le Chat se dit : « Pour moi tous les endroits se valent. Pourquoi n'irais-je pas moi aussi voir et regarder puis repartir à ma guise ? »

Donc il suivit Chien Sauvage doucement, tout doucement, et il se cacha là où il pouvait tout entendre.

Lorsque Chien Sauvage atteignit l'entrée de la Caverne, il souleva avec son museau la peau de cheval séchée et renifla la bonne odeur du mouton rôti. Et la Femme, regardant l'omoplate, l'entendit, et rit et dit :

— Voici le premier. Chose Sauvage des Bois Sauvages, que veux-tu ?

Chien sauvage dit :

— Ô mon Ennemie et Femme de mon Ennemi, qu'est-ce qui sent si bon dans les Bois Sauvages ?

Alors la Femme prit un os de mouton rôti et le jeta à Chien Sauvage et dit :

— Chose Sauvage des Bois Sauvages, goûte et essaye.

Chien Sauvage rongea l'os et c'était plus savoureux que tout ce qu'il avait goûté jusqu'alors, et il dit :

— Ô mon Ennemie et Femme de mon Ennemi, donne-m'en un autre.

La Femme dit :

— Chose Sauvage des Bois Sauvages, aide mon Homme à chasser la journée et garde cette Caverne la nuit, et je te donnerai autant d'os rôtis que tu voudras.

— Ah ! dit le Chat tout ouïe. Voici une Femme très maligne, mais pas aussi maligne que moi.

Chien Sauvage entra en rampant dans la Caverne et posa sa tête sur les genoux de la Femme et dit :

— Ô mon Amie et Femme de mon Ami, j'aiderai ton Homme à chasser la journée et la nuit je garderai ta Caverne.

— Ah ! dit le Chat tout ouïe. Voilà un Chien bien stupide.

Et il repartit dans les Bois Humides et Sauvages en agitant sa queue sauvage, s'en allant solitaire et sauvage. Mais il ne raconta rien à personne.

Quand l'Homme se réveilla, il dit :

— Que fait donc ici Chien Sauvage ?

Et la Femme dit :

— Il ne s'appelle plus Chien Sauvage mais le Premier Ami, car il sera notre ami pour toujours et à jamais. Prends-le avec toi lorsque tu iras à la chasse.

Le soir suivant, la Femme coupa de grandes brassées d'herbe verte dans les noues qu'elle fit sécher devant le feu, et cela sentait le foin fraîchement coupé, et elle s'assit à l'entrée de la Caverne et tressa un licol en cuir de cheval et regarda l'os de l'épaule de mouton, la grosse et large omoplate toute plate, et fit une Magie. Elle fit la Seconde Magie Chantante au monde.

Là-bas dans les Bois Sauvages, tous les animaux sauvages se demandaient ce qu'il était advenu de Chien Sauvage, et à la fin, Cheval Sauvage tapa du pied et dit :

— Je vais aller voir et rapporter pourquoi Chien Sauvage n'est pas revenu. Chat, viens avec moi.

— Nenni, dit le Chat. Je suis le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent.

Mais il suivit malgré tout Cheval Sauvage, doucement, tout doucement, et il se cacha là où il pouvait tout entendre.

Quand la Femme entendit Cheval Sauvage broncher et trébucher sur sa longue crinière, elle rit et dit :

— Voici le second. Chose Sauvage des Bois Sauvages, que veux-tu ?

Et Cheval Sauvage dit :

— Ô mon Ennemie et Femme de mon Ennemi, où est Chien Sauvage ?

La Femme rit, ramassa l'omoplate, la regarda et dit :

— Chose Sauvage des Bois Sauvages, tu n'es pas venue pour Chien Sauvage, mais pour cette bonne herbe.

Et Cheval Sauvage, qui bronchait et trébuchait sur sa longue crinière, dit :

— C'est vrai. Donne-m'en à manger.

Et la Femme dit :

— Chose Sauvage des Bois Sauvages, courbe ta tête sauvage et porte ce que je te donne, et tu mangeras cette herbe merveilleuse trois fois par jour.

— Ah ! dit le Chat tout ouïe. Voici une Femme très habile, mais pas aussi habile que moi.

Cheval Sauvage courba sa tête sauvage et la Femme glissa autour le licol de cuir tressé, et Cheval Sauvage souffla sur les pieds de la Femme et dit :

— Ô ma Maîtresse et Femme de mon Maître, je serai ton serviteur pour avoir de l'herbe merveilleuse.

— Ah ! dit le Chat tout ouïe. Voilà un Cheval bien stupide.

Et il repartit dans les Bois Humides et Sauvages en agitant sa queue sauvage, s'en allant solitaire et sauvage. Mais il ne raconta rien à personne.

Quand l'Homme et le Chien rentrèrent de la chasse, l'Homme dit :

— Que fait Cheval Sauvage ici ?

Et la Femme dit :

— Il ne s'appelle plus Cheval Sauvage mais le Premier Serviteur, car il nous portera de-ci de-là pour toujours et à jamais. Monte sur son dos quand tu iras à la chasse.

Le lendemain, tenant sa tête sauvage bien droite pour que ses cornes sauvages ne se prennent pas aux branches des arbres sauvages, Vache Sauvage se rendit à la Caverne et le Chat la suivit et il se cacha comme précédemment et tout se déroula comme précédemment et le Chat dit les mêmes choses que précédemment ; et quand Vache Sauvage eut promis à la Femme de lui donner chaque jour son lait en échange de l'herbe merveilleuse, le Chat repartit dans les Bois Humides et Sauvages en agitant sa queue sauvage, s'en allant solitaire et sauvage comme précédemment. Mais il n'en parla jamais à personne. Et quand l'Homme, le Cheval et le Chien revinrent de la chasse et posèrent les mêmes questions que précédemment, la Femme dit :

— Elle ne s'appelle plus Vache Sauvage mais la Donneuse de Bonne Nourriture. Elle nous donnera du bon lait blanc bien chaud pour toujours et à jamais et je m'occuperai d'elle pendant que toi, le Premier Ami et le Premier Serviteur vous serez à la chasse.

Le lendemain, le Chat attendit de voir si une autre Chose Sauvage irait à la Caverne, mais personne ne bougea dans les Bois

Humides et Sauvages, alors le Chat s'y rendit tout seul, et il vit la Femme qui trayait la Vache, et il vit la lumière du feu dans la Caverne et il sentit l'odeur du bon lait blanc bien chaud.

Chat dit :

— Ô mon Ennemie et Femme de mon Ennemi, où Vache Sauvage est-elle partie ?

La Femme rit et dit :

— Chose Sauvage des Bois Sauvages, retourne dans les Bois car j'ai tressé mes cheveux et j'ai rangé l'omoplate magique et nous n'avons plus besoin d'amis ni de serviteurs dans notre Caverne.

Chat dit :

— Je ne suis pas un ami et je ne suis pas un serviteur. Je suis le Chat qui va son chemin tout seul et je désire entrer dans ta Caverne.

La Femme dit :

— Alors pourquoi n'es-tu pas venu avec Premier Ami le premier soir ?

Chat se fâcha très fort et dit :

— Chien Sauvage a-t-il raconté des histoires sur moi ?

Alors la Femme rit et dit :

— Tu es le Chat qui va son chemin tout seul et pour toi tous les endroits se valent. Tu n'es ni un ami ni un serviteur. Tu l'as dit

toi-même. Va-t'en, va seul ton chemin dans tous les lieux qui se valent.

Alors Chat fit mine d'être peiné et dit :

— Ne pourrai-je donc jamais entrer dans la Caverne ? Ne pourrai-je jamais m'asseoir près du feu si chaud ? Ne pourrai-je jamais boire le bon lait blanc bien chaud ? Tu es très maligne et très belle. Tu ne devrais pas être si cruelle, même envers un Chat.

La Femme dit :

— Je savais que j'étais maligne, mais j'ignorais que j'étais belle. Je vais donc conclure un marché avec toi. Si jamais je prononce un seul mot à ta louange, tu pourras entrer dans la Caverne.

— Et si tu en prononces deux ? dit le Chat.

— Cela n'arrivera pas, dit la Femme. Mais si je prononce deux mots à ta louange, tu pourras t'asseoir près du feu dans la Caverne.

Et si tu en prononces trois ? dit le Chat.

— Cela n'arrivera pas, dit la Femme. Mais si je prononce trois mots à ta louange, tu pourras boire le bon lait blanc bien chaud trois fois par jour pour toujours et à jamais.

Alors le Chat fit le gros dos et dit :

— Que le Rideau à l'entrée de la Caverne et le Feu au fond de la Caverne et les pots à lait posés près du feu se souviennent de ce qu'a dit mon Ennemie et la Femme de mon Ennemi.

Et il partit dans les Bois Humides et Sauvages en agitant sa queue sauvage, s'en allant solitaire et sauvage.

Ce soir-là, quand l'Homme, le Cheval et le Chien rentrèrent de la chasse, la Femme ne leur parla pas du marché qu'elle avait conclu avec le Chat car elle craignait que cela ne leur plût pas.

Chat partit loin, très loin se cacher dans les Bois Humides et Sauvages, solitaire et sauvage, pendant longtemps, jusqu'à ce que la Femme l'ait oublié.

Seule la petite Chauve-Souris suspendue la tête en bas à l'intérieur de la Caverne, seule Chauve-Souris savait où se cachait Chat ; et Chauve-Souris chaque soir volait annoncer les nouvelles à Chat.

Un soir, Chauve-Souris dit :

— Il y a un Bébé dans la Caverne. Il est tout neuf, tout rose, petit et dodu, et la femme en raffole.

— Ah ! dit le Chat tout ouïe. Mais le Bébé, de qui raffole-t-il ?

— Il raffole de choses douces et qui chatouillent, dit la Chauve-Souris. Il raffole de choses chaudes à tenir dans ses bras lorsqu'il s'endort. Il raffole qu'on joue avec lui. Il raffole de tout ça.

— Ah ! dit le Chat tout ouïe. Alors mon heure est venue.

La nuit suivante, Chat traversa les Bois Humides et Sauvages et se cacha tout près de la Caverne jusqu'au matin lorsque Homme, Chien et Cheval partirent à la chasse. La Femme faisait la cuisine ce matin-là et le Bébé pleurait et la dérangeait. Alors, elle le porta hors de la Caverne et lui donna une poignée de cailloux pour jouer. Mais le Bébé continua à pleurer.

Alors, le Chat avança sa patte et caressa la joue du Bébé qui se mit à gazouiller, et le Chat se frotta contre ses genoux dodus et de sa queue le chatouilla sous son menton dodu. Et le Bébé rit ; et la Femme l'entendit et sourit.

Alors la Chauve-Souris, la petite Chauve-Souris suspendue la tête en bas, dit :

— Ô mon Hôtesse, Femme de mon Hôte et Mère du Fils de mon Hôte, une Chose Sauvage des Bois Sauvages joue très joliment avec votre Bébé.

— Bénie soit cette Chose Sauvage quelle qu'elle soit, dit la Femme en se redressant, car je suis une femme très occupée ce matin et elle m'a rendu service.

À la minute et à la seconde même, ma Mieux-Aimée, le Rideau en peau de cheval séchée qui pendait la queue en bas à l'entrée de la Caverne, tomba — vlan ! — car il se souvenait du marché conclu avec le Chat ; et lorsque la Femme alla le ramasser, voila-t-il pas que le Chat était confortablement installé à l'intérieur de la Caverne.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat. C'est moi, car tu as prononcé un mot à ma louange et désormais je peux rester dans la Caverne pour toujours et à jamais. Mais je suis encore le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent.

La Femme était très en colère, elle serra les lèvres et prit son rouet et se mit à filer.

Mais le Bébé pleurait car le Chat était parti et la Femme ne parvenait pas à le faire taire ; il se débattait et gigotait et devenait tout noir.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat. Prends un bout du fil que tu files, attache-le à ton fuseau et fais-le traîner par terre, je te montrerai une Magie qui fera rire ton Bébé aussi fort qu'il pleure en ce moment.

— Je vais le faire, dit la Femme, car je suis à bout de nerfs, mais n'attends pas de remerciements.

Elle attacha le fil au petit fuseau d'argile et le fit traîner sur le sol, et alors le Chat courut après, et donna des coups de patte, et fit des culbutes, et l'envoya en arrière par-dessus son épaule, et le poursuivit entre ses pattes de derrière, et fit semblant de le perdre, et se jeta de nouveau dessus jusqu'à ce que le Bébé se mette à rire aussi fort qu'il avait pleuré et à courir à quatre pattes après le Chat en faisant le fou à travers la Caverne, jusqu'à tomber de fatigue et s'endormir avec le Chat dans les bras.

— Maintenant, dit le Chat, je vais chanter au Bébé une chanson qui le fera dormir pendant une heure.

Et il se mit à ronronner tout fort et tout bas, tout bas et tout fort, jusqu'à ce que le Bébé s'endormît. La Femme sourit en les voyant tous les deux et dit :

— Voilà qui est très bien. Aucun doute, tu es très habile, ô Chat.

À la minute et à la seconde même, ma Mieux-Aimée, la fumée du Feu au fond de la Caverne descendit en nuages de la voûte — pouf ! — car il se souvenait du marché conclu avec le Chat ; et lorsqu'elle se dissipa, voila-t-il pas que le Chat était confortablement installé près du feu.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat. C'est moi, car tu as prononcé une seconde parole à ma louange et désormais je peux m'asseoir près du feu si chaud au fond de la Caverne pour toujours et à jamais. Mais je

suis encore le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent.

La Femme était très très en colère, elle défit ses cheveux et remit du bois dans le feu et sortit la large omoplate de l'épaule de mouton et se mit à faire une Magie qui devait l'empêcher de prononcer un troisième mot à la louange du Chat. Ce n'était pas une Magie Chantante, ma Mieux-Aimée, c'était une Magie Silencieuse et peu à peu la Caverne devint si silencieuse qu'une petite souris minuscule sortit d'un coin et traversa la Caverne en courant.

— Ô Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat. Cette petite souris fait-elle partie de ta Magie ?

— Oh non ! Sûrement pas ! dit la Femme.

Et elle laissa tomber l'omoplate et sauta sur le tabouret devant le feu et elle rattacha rapidement ses cheveux, de peur que la souris n'y grimpât.

— Ah ! dit le Chat aux aguets. Alors la souris ne me fera aucun mal si je la mange ?

— Non, dit la Femme en rattachant ses cheveux. Mange-la vite et je t'en serai à jamais reconnaissante.

D'un bond, Chat attrapa la petite souris et la Femme dit :

— Mille fois merci. Premier Ami lui-même n'est pas aussi rapide que toi pour attraper les petites souris. Tu es certainement très habile.

À la minute et à la seconde même, ô ma Mieux-Aimée, le Pot à Lait qui se trouvait près du feu se fendit en deux — ffftt ! — car il

se souvenait du marché conclu avec le Chat, et lorsque la Femme sauta du tabouret, voila-t-il pas que le Chat lapait le bon lait blanc bien chaud resté dans l'un des morceaux brisés.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat. C'est moi, car tu as prononcé un troisième mot à ma louange et désormais je peux boire le bon lait blanc bien chaud trois fois par jour pour toujours et à jamais. Mais je suis encore le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent.

Alors la Femme rit et déposa devant le Chat un bol de bon lait blanc bien chaud et dit :

— Ô Chat, tu es aussi habile qu'un homme, mais souviens-toi que notre marché ne fut conclu ni avec l'Homme ni avec le Chien, et j'ignore ce qu'ils feront lorsqu'ils rentreront.

— Que m'importe, dit le Chat. Du moment que j'ai ma place dans la Caverne près du feu et mon bon lait blanc bien chaud trois fois par jour, je me moque de l'Homme et du Chien.

Ce soir-là, quand l'Homme et le Chien revinrent à la Caverne, la Femme leur raconta toute l'histoire du marché, tandis que le Chat souriait, assis au coin du feu. Alors l'Homme dit :

— Oui, mais ce n'est pas avec moi qu'il a conclu un marché, ni avec tous les Hommes après moi.

Puis il retira ses bottes en cuir, il prit sa petite hache de pierre (ce qui fait trois) et il alla chercher un morceau de bois et une hachette (ce qui fait cinq) ; et il les aligna devant lui et dit :

— Maintenant, à nous deux de conclure un marché ! Si tu n'attrapes pas les souris alors que tu seras toujours et toujours et toujours dans la Caverne, je te jetterai ces cinq objets chaque fois que je te verrai, et ainsi feront tous les autres Hommes après moi.

— Ah ! dit la Femme tout ouïe. C'est un Chat habile, mais il n'est pas aussi habile que mon Homme.

Le Chat compta les cinq objets (et ils avaient l'air très bosselés) et il dit :

— J'attraperai les souris tant que je serai dans la Caverne pour toujours et à jamais, mais je suis encore le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent.

— Pas tant que je suis là, dit l'Homme. Si tu n'avais pas dit ces derniers mots, j'aurais rangé ces objets à jamais et pour toujours, mais à présent je te jetterai mes deux bottes et ma petite hache de pierre (ce qui fait trois) chaque fois que je te rencontrerai. Et ainsi feront tous les autres Hommes après moi.

Alors le Chien dit :

— Attends une minute, il n'a pas conclu le marché avec moi ni avec tous les autres Chiens après moi.

Puis il montra les crocs et dit :

— Si tu n'es pas gentil avec le Bébé tant que je serai dans la Caverne pour toujours et à jamais, je te poursuivrai jusqu'à ce que je t'attrape et quand je t'aurai attrapé, je te mordrai. Et ainsi feront tous les autres Chiens après moi.

— Ah ! dit la Femme tout ouïe. C'est un Chat très habile, mais il n'est pas aussi habile que le Chien.

Chat compta les crocs du Chien (et ils avaient l'air très pointus) et il dit :

— Je serai gentil avec le Bébé tant que je serai dans la Caverne, pourvu qu'il ne me tire pas la queue trop fort pour toujours et à jamais. Mais je suis encore le Chat qui va son chemin tout seul et pour moi tous les endroits se valent.

— Pas tant que je suis là, dit le Chien. Si tu n'avais pas dit ces derniers mots, j'aurais fermé ma gueule pour toujours et à jamais, mais à présent je te ferai grimper aux arbres chaque fois que je te rencontrerai. Et ainsi feront tous les autres Chiens après moi.

Alors l'Homme jeta ses deux bottes et sa petite hache de pierre (ce qui fait trois) sur le Chat, et le Chat s'enfuit en courant hors de la Caverne et le Chien le fit grimper en haut d'un arbre ; et depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui, ma Mieux-Aimée, trois Hommes sur cinq ne manqueront jamais de jeter des choses à un Chat chaque fois qu'ils en rencontreront un et tous les autres Chiens lui courront après pour le faire grimper aux arbres. Mais le Chat respecte lui aussi sa part du marché. Il tuera les souris et il sera gentil avec le Bébé tant qu'il sera dans la maison, pourvu qu'il ne lui tire pas la queue trop fort. Mais lorsqu'il a fait tout ça et entre-temps, quand la lune se lève et que la nuit vient, il est encore le Chat qui va son chemin tout seul et pour lui tous les endroits se valent. Alors il part dans les Bois Humides et Sauvages ou dans les Arbres Humides et Sauvages ou bien sur les Toits Humides et Sauvages, en agitant sa queue sauvage et en s'en allant solitaire et sauvage.

12. Le Papillon qui tapait du pied

(The Butterfly that Stamped)

Voici, ô ma Mieux-Aimée, une histoire, une nouvelle et merveilleuse histoire, une histoire différente des autres histoires, une histoire sur le Très Sage Souverain Suleiman-bin-Daoud, Salomon Fils de David.

Il existe trois cent cinquante-cinq histoires sur Suleiman-bin-Daoud, mais celle-ci n'en fait pas partie. Ce n'est pas l'histoire du Vanneau qui découvrit l'Eau, ni de la Huppe qui protégeait de la chaleur Suleiman-bin-Daoud. Ce n'est pas l'histoire du Pavé en Verre, ni du Rubis avec le Trou de Travers, ni des Lingots d'Or de Balkis. C'est l'histoire du Papillon qui Tapait du Pied.

Maintenant, prête attention une fois encore et écoute !

Suleiman-bin-Daoud était sage. Il comprenait ce que disaient les bêtes, ce que disaient les poissons et ce que disaient les insectes. Il comprenait ce que disaient les rochers au plus profond de la terre quand ils se penchaient les uns vers les autres en gémissant ; et il comprenait ce que disaient les arbres quand ils frissonnaient au milieu de la matinée. Il comprenait tout, depuis l'évêque en chaire jusqu'à l'hysope sur le mur ; et Balkis, sa Reine Principale, la Toute Belle Reine Balkis, était presque aussi sage que lui.

Suleiman-bin-Daoud était puissant. Au troisième doigt de sa main droite il portait un anneau. Lorsqu'il le tournait une fois, les Afrites et les Djinns surgissaient de terre pour faire tout ce qu'il leur ordonnait. Lorsqu'il le tournait deux fois, les Fées descendaient du ciel pour faire tout ce qu'il leur ordonnait ; et lorsqu'il le tournait trois fois, le très puissant ange Azrael de l'Épée venait, vêtu en porteur d'eau, lui apporter les nouvelles des trois mondes : Au-Dessus, Au-Dessous et Ici.

Pourtant, Suleiman-bin-Daoud n'était pas orgueilleux. Il tentait rarement de faire de l'épate et lorsque cela lui arrivait, il le regrettait. Une fois, il voulut nourrir tous les animaux du monde entier en un seul jour, mais quand la nourriture fut prête, un Animal sortit de la mer profonde et avala tout en trois bouchées. Fort surpris, Suleiman-bin-Daoud dit :

— Ô Animal, qui es-tu ?

Et l'Animal dit :

— Ô Roi, longue vie à toi ! Je suis le plus petit de trente mille frères et nous vivons au fond de la mer. Nous avons appris que tu allais nourrir tous les animaux du monde et mes frères m'ont envoyé te demander quand le dîner serait servi.

Suleiman-bin-Daoud, encore plus surpris, dit :

— Ô Animal, tu as mangé tout le dîner que j'avais préparé pour tous les animaux du monde.

Et l'Animal dit :

— Ô Roi, longue vie à toi ! Tu appelles ça un dîner ? D'où je viens, nous mangeons deux fois plus entre les repas.

Alors Suleiman-bin-Daoud s'aplatit la face contre terre et dit :

— Ô Animal ! J'offrais ce dîner pour montrer quel puissant et riche roi j'étais, et pas vraiment pour être bienveillant envers les animaux. Maintenant, j'ai honte et c'est bien fait pour moi.

Suleiman-bin-Daoud était un sage, un vrai de vrai, ma Mieux-Aimée. Après cela, il n'oublia jamais que c'était idiot de faire de l'épate, et maintenant commence la véritable histoire.

Il épousa des femmes tant et plus. Il épousa neuf cent quatre-vingt-dix-neuf femmes, sans compter la Toute Belle Balkis ; et elles vivaient dans un immense palais d'or, au milieu d'un ravissant jardin avec des fontaines. Il n'avait pas vraiment besoin de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf femmes, mais en ce temps-là, tout le monde épousait des femmes tant et plus et le Roi, bien entendu, se devait d'en épouser plus encore, rien que pour montrer qu'il était le Roi.

Certaines des femmes étaient aimables mais d'autres tout bonnement abominables, et les abominables se querellaient avec les aimables et les rendaient abominables à leur tour ; alors elles se querellaient toutes avec Suleiman-bin-Daoud et cela devenait abominable pour lui. Mais Balkis la Toute Belle ne se querellait jamais avec Suleiman-bin-Daoud. Elle l'aimait trop. Elle restait assise dans ses appartements du Palais d'Or ou bien elle se promenait dans les jardins du Palais, et elle était sincèrement désolée pour lui.

Bien sûr, s'il avait décidé de tourner sa bague pour évoquer les Djinns et les Afrites, ils auraient magiqué ces neuf cent quatre-vingt-dix-neuf épouses querelleuses en mules blanches du désert, en lévriers ou en pépins de grenades, mais Suleiman-bin-Daoud craignait que cela soit de l'épate. Si bien que lorsqu'elles se querellaient trop, il allait se promener seul dans les beaux jardins du Palais en souhaitant n'être jamais né.

Un jour, alors qu'elles se querellaient depuis trois semaines, toutes les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf épouses ensemble, Suleiman-bin-Daoud sortit pour chercher la paix et le calme comme d'habitude, et parmi les orangers il rencontra Balkis la Toute Belle, fort peinée que Suleiman-bin-Daoud soit à ce point tourmenté. Elle lui dit :

— Ô mon Seigneur et Lumière de mes Yeux, tournez la bague à votre doigt et montrez à ces Reines d'Égypte, de Mésopotamie, de Perse et de Chine quel puissant et terrible Roi vous êtes.

Mais Suleiman-bin-Daoud secoua la tête et dit :

— Ô ma Dame et Délice de ma Vie, souvenez-vous de l'Animal qui sortit de la mer et me fit honte devant tous les animaux du monde parce que je voulais faire de l'épate. Maintenant, si je faisais de l'épate devant ces reines de Perse, d'Egypte, d'Abyssinie et de Chine, uniquement parce qu'elles me tourmentent, je pourrais avoir plus honte encore.

Et Balkis la Toute Belle dit :

— Ô mon Seigneur et Trésor de mon Ame, qu'allez-vous faire ?

Et Suleiman-bin-Daoud dit :

— Ô ma Dame et Contentement de mon Cœur, je continuerai à endurer mon destin entre les mains de ces neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Reines qui me contrarient avec leurs querelles incessantes.

Alors il poursuivit sa promenade parmi les lis, les nèfles, les roses, les balisiers et les gingembriers aux lourdes senteurs, qui poussaient dans le jardin, jusqu'à ce qu'il atteignît le grand camphrier qu'on appelait le Camphrier de Suleiman-bin-Daoud. Mais Balkis se cacha parmi les hauts iris, les bambous tachetés et les lis rouges, derrière le camphrier, afin de rester proche de son seul et véritable amour, Suleiman-bin-Daoud.

Bientôt, deux Papillons arrivèrent sous l'arbre en voletant, et ils se querellaient.

Suleiman-bin-Daoud entendit l'un dire à l'autre :

— J'admire ton audace à me parler ainsi. Ignores-tu que si je tapais du pied, le Palais de Suleiman-bin-Daoud tout entier et ce jardin disparaîtraient dans un coup de tonnerre ?

Alors Suleiman-bin-Daoud oublia ses neuf cent quatre-vingt-dix-neuf femmes agaçantes et rit, à en faire trembler le camphrier, de la vantardise du Papillon. Puis il leva le doigt et dit :

— Viens ici, petit bonhomme.

Le Papillon était terriblement effrayé, mais il trouva moyen de voler jusqu'à la main de Suleiman-bin-Daoud et il s'y posa en s'éventant. Suleiman-bin-Daoud pencha la tête et murmura tout doucement :

— Petit bonhomme, tu sais que tous tes tapements de pied ne courberaient pas un brin d'herbe. Qu'est-ce qui t'a poussé à dire ce boniment effarant à ton épouse ? Car à coup sûr, il s'agit de ton épouse.

Le Papillon regarda Suleiman-bin-Daoud et il vit les yeux du Roi Très Sage scintiller comme deux étoiles par une nuit de gel ; il prit son courage à deux ailes et il pencha la tête sur le côté et dit :

— Ô Roi, longue vie à toi ! C'est bien mon épouse, et tu sais comment sont les épouses.

Suleiman-bin-Daoud sourit dans sa barbe et dit :

— Oui, je sais, petit frère.

— Il faut les tenir d'une manière ou d'une autre. J'ai dit ça pour la calmer.

Et Suleiman-bin-Daoud dit :

— Puisse cela la calmer. Retourne auprès de ton épouse, petit frère, et laisse-moi écouter ce que tu lui dis.

Le Papillon repartit en voletant vers son épouse qui était dans tous ses états, derrière une feuille, et elle dit :

— Il t'a entendu ! Suleiman-bin-Daoud t'a entendu !

— S'il m'a entendu ! dit le Papillon. Bien sûr qu'il m'a entendu ! Je voulais qu'il m'entende !

— Et qu'a-t-il dit ? Oh, qu'a-t-il dit ?

— Eh bien, dit le Papillon en s'éventant d'un air avantageux, entre nous, ma chère, bien sûr je ne le blâme pas, car ce Palais a dû lui coûter fort cher et les oranges commencent juste à mûrir, il m'a demandé de ne pas taper du pied, et j'ai promis de ne pas le faire.

— Bonté divine ! dit son épouse qui en resta assise et coite, mais Suleiman-bin-Daoud riait, à en avoir les larmes aux yeux, devant l'impudence de ce mauvais petit Papillon.

Balkis la Toute Belle se leva derrière l'arbre, parmi les lis rouges, et sourit *in petto* car elle avait tout entendu. Elle pensa : « Si je suis habile, je peux encore sauver mon Seigneur des persécutions de ces Reines querelleuses. » Elle leva le doigt et murmura doucement à l'Épouse du Papillon :

— Viens ici, petite bonne-femme.

L'Épouse du Papillon s'envola, tout effrayée, pour se poser sur la blanche main de Balkis.

Balkis pencha son joli visage et murmura :

— Petite bonne-femme, crois-tu ce que ton mari vient de te dire ?

L'Épouse du Papillon regarda Balkis et vit les yeux de la Reine Toute Belle briller comme des lacs profonds à la clarté des étoiles ; elle prit son courage à deux ailes et dit :

— Ô Reine, sois belle à jamais. Tu sais, toi, comment sont les hommes.

Et la Reine Balkis, la Sage Balkis de Saba, mit la main sur les lèvres pour dissimuler un sourire et dit :

— Je sais, petite sœur.

— Ils se mettent en colère pour un rien, dit la Femme du Papillon en s'éventant très vite, mais nous devons leur complaire. Ils ne pensent pas la moitié de ce qu'ils disent. S'il chante à mon mari de croire que je le crois capable de faire disparaître le Palais de Suleiman-bin-Daoud en tapant du pied, franchement, cela m'est bien égal. Demain il aura tout oublié.

— Tu as bien raison, petite sœur, dit Balkis. Mais la prochaine fois qu'il commencera à se vanter, prends-le au mot. Demande-lui de taper du pied pour voir ce qui se passera. Nous autres, nous savons, n'est-ce pas, comment sont les hommes. Il aura très honte.

L'Épouse du Papillon rejoignit son mari en voletant et au bout de cinq minutes ils se querellaient de plus belle.

— Rappelle-toi ! dit le Papillon. Rappelle-toi ce que je peux faire si je tape du pied.

— Je n'en crois pas un mot, dit l'Épouse du Papillon. Je voudrais bien te voir à l'œuvre. Supposons que tu tapes du pied maintenant ?

— J'ai promis à Suleiman-bin-Daoud de ne pas le faire, dit le Papillon, et je ne veux pas renier ma parole.

— Ça ne changerait rien si tu le faisais, dit son épouse. Tu ne courberais pas un brin d'herbe en tapant du pied. Je te défie de le faire, dit-elle. Tape ! Tape ! Tape !

Suleiman-bin-Daoud, assis sous le camphrier, entendit chaque mot et il rit comme jamais encore il n'avait ri de sa vie. Il en oublia complètement ses Reines, il en oublia l'Animal qui avait surgi de la mer, il en oublia l'épate. Il riait de joie voilà tout, et Balkis, de l'autre côté de l'arbre, sourit car son seul et véritable amour était heureux.

Bientôt, le Papillon, tout échauffé et essoufflé, revint en tournoyant à l'ombre du camphrier et dit à Suleiman :

— Elle veut que je tape du pied ! Elle veut voir ce qui se passera, ô Suleiman-bin-Daoud ! Tu sais que je ne peux pas le faire et désormais, elle ne voudra plus jamais croire un mot de ce que je dis. Elle va se moquer de moi jusqu'à la fin de mes jours !

— Non, petit frère, dit Suleiman-bin-Daoud. Elle ne se moquera plus jamais de toi.

Et il tourna l'anneau à son doigt, rien que pour le petit Papillon, non pour faire de l'épate, et voilà-t-il pas que quatre gigantesques Djinns sortent de terre !

— Esclaves, dit Suleiman-bin-Daoud. Quand ce monsieur qui est sur mon doigt (c'est là que s'était posé l'impudent Papillon)

tapera du pied gauche avant de devant, vous ferez disparaître mon Palais et ces jardins dans un coup de tonnerre. Lorsqu'il tapera une seconde fois, vous les remettrez soigneusement en place. Maintenant, petit frère, dit-il, retourne auprès de ton épouse et tape du pied tout ton soûl.

Le Papillon s'envola vers sa femme qui criait :

— Je te défie de le faire ! Je te défie de le faire ! Tape ! Tape maintenant !

Balkis vit les quatre énormes Djinns se baisser vers les quatre coins du jardin, avec le Palais au milieu, et elle applaudit doucement et dit :

— Enfin Suleiman-bin-Daoud va faire pour un Papillon ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps pour lui-même, et les Reines querelleuses vont avoir peur !

Alors le Papillon tapa du pied. Les Djinns soulevèrent le Palais et les jardins à mille lieues dans les airs : il se produisit un effroyable coup de tonnerre et tout devint noir comme de l'encre. L'Épouse du Papillon voletait dans l'obscurité en criant :

— Oh ! Je serai gentille ! Je regrette tant d'avoir parlé ! Ramène les jardins, mon petit mari chéri, et je ne te contredirai plus !

Le Papillon était presque aussi apeuré que sa femme et Suleiman-bin-Daoud riait si fort qu'il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver son souffle et murmurer au Papillon :

— Tape encore du pied, petit frère. Rends-moi mon Palais, très grand magicien.

— Oui, rends-lui son Palais, dit l'Épouse du Papillon en continuant à voler dans tous les sens dans le noir comme une mite. Rends-lui son Palais et finissons-en avec cette horrible magie.

— Très bien, ma chère, dit le Papillon, de l'air aussi brave qu'il put. Tu vois à quoi ont mené tes chamailleries. Bien sûr, pour moi cela importe peu, je suis habitué à ce genre de choses, mais par bonté pour toi et pour Suleiman-bin-Daoud, j'accepte de tout remettre en place.

Il tapa donc du pied une nouvelle fois et à l'instant les Djinns reposèrent le Palais et les jardins sans le moindre heurt. Le soleil brilla sur les feuilles d'oranger vert foncé, les fontaines jouèrent parmi les lis roses d'Egypte, les oiseaux se remirent à chanter et l'Epouse du Papillon s'allongea sur le flanc à l'ombre du camphrier, frémissant des ailes et haletant :

— Oh ! Je serai gentille ! Je serai gentille !

Suleiman-bin-Daoud pouvait à peine parler tant il riait. Il se renversa, épuisé et hoquetant, et il menaça du doigt le Papillon et dit :

— Ô grand magicien, à quoi bon me rendre mon Palais si en même temps tu me fais mourir de rire ?

Alors se produisit un bruit terrible car les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Reines au grand complet sortirent du Palais en criant, hurlant, et appelant leurs bébés. Elles dévalèrent le grand escalier de marbre sous la fontaine, cent de front, et Balkis la Très Sage s'avança vers elles majestueuse et dit :

— Quel ennui est le vôtre, ô Reines ?

Elles s'arrêtèrent sur l'escalier de marbre, cent de front, et crièrent :

— Notre ennui, quel est-il ? Nous vivions en paix dans notre Palais d'Or, comme à l'accoutumée, quand le Palais, soudain, a disparu et nous nous sommes retrouvées assises dans d'épaisses et très denses ténèbres ; puis il a tonné tandis que des Djinns et des Afrites se mouvaient dans les ténèbres ! Voilà notre ennui, ô Reine Première, et nous sommes très extrêmement ennuyées au niveau de cet ennui car ç'a été un ennui très ennuyeux ne ressemblant à aucun ennui que nous ayons connu.

Alors Balkis, la Reine Toute Belle, la Très Mieux-Aimée de Suleiman-bin-Daoud, qui fut Reine de Saba, de Sabie et des Fleuves de l'Or du Sud, du Désert de Zinn aux Tours du Zimbabwe, Balkis, presque aussi sage que le Très Sage Suleiman-bin-Daoud lui-même, dit :

— Ce n'est rien, ô Reines ! Un Papillon s'est plaint de son épouse qui ne cessait de se quereller avec lui et il a plu à notre Seigneur Suleiman-bin-Daoud de donner à cette dame une leçon de suavité vocale et d'humilité, car ce sont là des vertus parmi les épouses de papillons.

Alors une Reine d'Egypte, la fille d'un Pharaon, s'avança et dit :

— Notre Palais ne peut pas être déraciné comme un poireau à cause d'un misérable insecte. Non ! Suleiman-bin-Daoud doit être mort et ce que nous avons entendu et vu, c'était la terre qui tonnait et s'obscurcissait en apprenant la nouvelle.

Alors Balkis fit signe à cette Reine téméraire sans la regarder et lui dit, ainsi qu'aux autres :

— Venez voir.

Elles descendirent l'escalier de marbre, cent de front, et sous son camphrier, tout épuisé encore d'avoir tant ri, elles virent le

Très Sage Roi Suleiman-bin-Daoud se balancer d'avant en arrière, un Papillon sur chaque main, et elles l'entendirent qui disait :

— Ô Épouse de mon frère dans les airs, souviens-toi après ceci de plaire à ton mari en toutes choses, et de ne point le provoquer de peur qu'il ne tape de nouveau du pied, car il s'est dit coutumier de cette Magie et, suréminemment, c'est un grand magicien, il peut à lui seul dérober le Palais même de Suleiman-bin-Daoud. Allez en paix, petites gens !

Et il les embrassa sur les ailes et ils s'envolèrent.

Alors, toutes les Reines, excepté Balkis, la Toute Belle et Rayonnante Balkis, qui se tenait à l'écart en souriant, s'aplatirent le visage contre terre et dirent :

— Si de telles choses se produisent lorsqu'un Papillon est mécontent de son épouse, que nous arrivera-t-il à nous qui agaçons notre Roi avec nos éclats de voix et nos querelles permanentes depuis tant de jours ?

Alors, elles abaissèrent leur voile sur leur visage et elles posèrent les mains sur leur bouche, et elles regagnèrent le Palais sur la pointe des pieds, sages comme des images.

Alors, Balkis, la Toute Belle et Excellente Balkis, s'avança parmi les lis rouges jusqu'à l'ombre du camphrier, posa la main sur l'épaule de Suleiman-bin-Daoud et dit :

— Ô mon Seigneur et Trésor de mon Âme, réjouissez-vous car nous avons donné aux Reines d'Égypte, de Mésopotamie, d'Abyssinie, de Perse, d'Inde et de Chine une grande et mémorable leçon.

Et Suleiman-bin-Daoud qui regardait encore les Papillons jouer dans la lumière du soleil dit :

— Ô ma Dame et Joyau de ma Félicité, quand cela a-t-il eu lieu ? Car je ne fais que m'amuser avec un Papillon depuis que je suis dans le jardin.

Et il raconta à Balkis ce qu'il avait fait.

Balkis, la Tendre et Toute Ravissante Balkis, dit :

— Ô mon Seigneur et Régent de mon Existence, j'étais cachée derrière le camphrier et j'ai tout vu. C'est moi qui ai dit à l'Epouse du Papillon de demander au Papillon de taper du pied en espérant que par amusement mon Seigneur accomplirait quelque grande Magie et que voyant cela les Reines auraient peur.

Et elle lui répéta ce qu'avaient dit, vu et pensé les Reines.

Alors Suleiman-bin-Daoud se leva de son siège sous le camphrier, il s'étira et se réjouit et dit :

— Ô ma Dame et Liqueur de mes Jours, sachez que si j'avais fait une Magie contre mes Reines, par orgueil ou colère de même que j'avais organisé ce banquet pour tous les animaux, j'aurais certainement eu honte. Mais grâce à votre sagesse, j'ai fait la Magie par amusement à cause d'un petit Papillon, et voilà, elle m'a aussi délivré des tracasseries de mes tracassières épouses. Dites-moi donc, ô ma Dame et Cœur de mon Cœur, d'où vient tant d'habileté ?

Et Balkis la Reine, belle et grande, plongea ses yeux dans les yeux de Suleiman-bin-Daoud et pencha un peu la tête sur le côté, comme le Papillon, et dit :

— C'est premièrement, ô mon Seigneur, que je vous aime et deuxièmement, ô mon Seigneur, que je sais comment sont les femmes.

Alors ils remontèrent ensemble vers le palais et vécurent heureux pendant très longtemps.

N'était-ce pas habile de la part de Balkis ?

Il n'y eut jamais
Du bout du vaste monde jusqu'ici
Reine semblable à Balkis.

Mais…
Mais Balkis parlait à un papillon
Comme on ferait à un ami.

Il n'y eut jamais
Depuis que s'est mise à tourner la terre
Roi semblable à Salomon.

Mais…
Salomon parlait à un papillon
Comme ferait homme à son frère.

L'une était Reine de Saba
L'autre était Maître de l'Asie
Tous les deux parlaient à des papillons
Quand ils se promenaient là-bas
Loin de leur patrie.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par :

Coolmicro

du groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

Octobre 2004

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**